

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnement (au 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois)  
 France: 1<sup>er</sup> 40 fr. 2<sup>e</sup> 35 fr. 3<sup>e</sup> 30 fr. 4<sup>e</sup> 25 fr.  
 Étranger: 1<sup>er</sup> 45 fr. 2<sup>e</sup> 40 fr. 3<sup>e</sup> 35 fr. 4<sup>e</sup> 30 fr.  
 De l'étranger sans frais dans tous les bureaux de poste.  
 Les manuscrits non rendus au tout au plus.

Le plus court broquis m'en dit plus long qu'un long rapport. (NAPOLEON).  
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
 86, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
 Téléphone: Wagram 57-44, 57-45  
 Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

## M. Raymond Poincaré et le général Roques sur le front



Le Président de la République, accompagné du ministre de la Guerre, s'est rendu, il y a quelques jours, sur le front et a visité divers secteurs où un officier d'état-major a défini, plan en main, ce qu'étaient devenues les organisations de ces secteurs

(Cliché Section photographique de l'Armée)



## « Jeune fille »

Toute sa vie, vous ne l'ignorez pas, mon ami Le Sidaner avait peint des jardins, des demeures et des villes aux heures qui sont mélancoliques. Un jour il songea : « Mais on ne regarde plus le ciel ! » Et durant plusieurs années il a étudié, surpris, noté patiemment les nuages, les fugaces nuages, insaisissables sur la grande réalité mouvante du ciel. Presque pas de paysage : rien que le jeu poignant et serein de là-haut.

Et voilà que je pense à ces tableaux, à ces études, en lisant le nouveau livre de Gérard d'Houville : *Jeune fille*. Il est émouvant, neuf et subtil. Ainsi qu'on voit courir les nuées sur le ciel, nous voyons passer sur l'aube d'une vie les nuages et les soucis, les problèmes et les douleurs qui vont se fondre bientôt dans le rayonnement de la jeunesse : «... Une vapeur d'argent vert flotte sur le lac et sur ses rives... Déjà les canards barbotent, un grand cygne noir suit un grand cygne blanc comme son ombre, et je voudrais que ce cygne noir disparût dans cette heure claire, fraîche et comme trempée de je ne sais quelle fluidité à peine lumineuse. On ne sait pas s'il fera beau, il y a du gris dans l'atmosphère, et très haut, très haut, des promesses bleues; mais un soleil pâle et déjà chaud, un soleil qui ne se montre pas, par malice, traverse le gris, et le bleu, et la brume légère... »

L'être délicat qui sent et observe ainsi les choses de la nature apporte la même finesse à diriger son propre cœur dans les péripéties d'un drame très intime et vraiment grand, d'un drame douloureux où ce cœur pourrait sombrer — et qui se dissipe dans la belle limpidité d'une âme claire.

Une maman jolie, de trente-six ans à peine, qui ne s'est pas mariée à cause d'une fille délicate qui va en avoir dix-sept. La mère est de son temps, du temps où les femmes pensaient que l'amour est tout dans la vie, que la vie est dans l'amour, et nulle part ailleurs. La fille est sportive, agissante, avec cet air un peu garçon, gamin, que donne la liberté des gestes et de l'allure.

« Il est bien évident, dit Liette, que la plus sérieuse c'est moi. Et pourtant c'est maman la plus triste; quelquefois maman fait la moue et murmure : « C'est ennuyeux, la vie ! » Et puis elle soupire et ses yeux suivent au delà des jours je ne sais quoi de sombre et d'ailé. Moi, j'ai beau songer aux choses sombres, à la maladie, à la vieillesse, à la peine, à la mort : malgré tout je suis gaie. Et je songe : « Chère maman, la connaissez-vous, la vie ? Vivait-on autant dans votre jeunesse qu'au moment où moi je vis ? Vous avez changé d'âge, mais cela ne veut pas dire que vous ayez vécu. »

Et Liette considère le spectacle de sa jeunesse. Nous voyons, au second plan, danser toute la ronde de ses amies : jeunes filles sentimentales, romanesques, curieuses, ambitieuses ou pratiques qui rêvent toutes au problème de l'amour et de la vie. Elles sont indiquées d'un trait souple et net comme une pointe sèche d'Hellen. Liette les observe, et aussi les jeunes hommes et les moins jeunes; elle voit les calents, les désirs, les petites joies, les gros chagrins qui passent et repassent; elle apprend qu'il n'y a pas que l'amour : il y a la maternité, la passion de renaitre, et dans sa petite âme candide grandit cette volonté exclusive : faire tout le bien qu'on peut, faire toutes choses aussi bien que possible; et elle éprouve enfin, à travers la désillusion et la souffrance, que la générosité du cœur est la vraie joie, la seule, — la joie de l'action, pour les femmes.

Oh! elle y est aidée, la petite Liette. Elle y est aidée par une grand'maman qui écrit des lettres caressantes, spirituelles, vigoureuses, et un vieil abbé qui fait les plus jolis sermons. Mais surtout elle a le bon sens courageux de la jeunesse actuelle, et quand miss Bonbon, sa vieille institutrice, lui confie que « l'éducation, au fond, ne sert à rien, qu'il n'y a que la nature et les circonstances », elle répond : « L'éducation, miss Bonbon, c'est très long, c'est très douloureux, ce n'est pas une blague, et je crains bien que mon cœur — pourtant pas trop bête — n'ait encore besoin de quelques leçons. » Elle dit cela avec cette autorité naïve qu'ont les jeunes gens d'aujourd'hui quand ils parlent de discipline.

C'est qu'elle a reconnu qu'elle aime, puisqu'elle peut dire d'un être humain, avec fierté : « Je souffre de lui », et elle souffrira bien plus encore quand elle s'apercevra qu'elle et sa jeune maman aiment le même homme. Elle s'indigne, elle lutte, elle ne veut perdre ni sa mère, ni son bonheur, elle se cramponne à l'Evangile : « Il est dit aux jeunes fiancées : tu quitteras ton père et ta mère. Il n'est pas dit aux femmes

comme maman : Tu quitteras tes enfants ! »

Et, pourtant, elle croit le bon abbé, qui lui dit : « On peut connaître des bonheurs, Juliette. Les bonheurs du monde, ils ne sont pas le bonheur. Ni la joie, ni la gaieté, ni l'insouciance contentement, ni l'amour tel que le désire ton âge ne sont le bonheur. Mais on peut devenir heureux... comprends-moi : on peut atteindre de soi-même à une sorte de plénitude et de sérénité; elle ne s'atteint pas sans larmes; elle vient du sentiment de notre harmonie intérieure, de l'accord de nos actes avec notre âme. » Et la petite Liette se fait héroïque, tout simplement, pour faire le bien, au mieux. Elle marie sa jeune maman à celui qu'elle aime, et elle s'en va, pour que tout soit droit, logique, joli et propre. Et elle arrange tout pour avoir seulement du chagrin, un chagrin et doux chagrin, elle seule, au loin.

Et tout de suite elle est récompensée, tout de suite la vie prend le dessus, tout de suite, dans son cœur, par-dessus le gros nuage, elle sent venir « des promesses bleues ».

« Car, dit-elle, chaque jour me rend à moi-même, mais je me défends de confondre avec un sentiment d'amour ce qui n'est qu'une joie de revivre et un élan presque involontaire vers l'avenir. »

Liette s'en va, mais c'est pour attendre et espérer. Elle n'épousera pas n'importe qui pour sortir d'une situation inextricable et apporter à un mari de hasard un cœur désenchanté sans jeunesse et sans joie. Non, parce que ce ne serait pas « honnête ».

La tendre, forte et sincère Liette attendra doucement, sans amertume, sans hâte.

Ce livre tendre et grave de l'auteur d'*Inconstante* et du *Temps d'aimer* est aussi un livre « du jour ». Il n'est pas meilleur que les précédents, et ne saurait l'être, parce qu'ils étaient excellents, mais il les vaut. Et il est autre : quand nos espoirs seront réalisés, après toutes les douleurs, il faudra que les femmes veuillent et sachent « renaitre ».

Pierre Mille.

Nos lecteurs retrouveront demain la signature de notre collaborateur M. Pierre Mille sous sa rubrique quotidienne EN ATTENDANT.

## Ce que l'on dit

Ce fut hier une très fâcheuse aventure qui arriva à l'un de nos députés. Après la dernière séance du comité secret, il s'était rendu, dans une rédaction, simplement pour bavarder de choses et d'autres, avec des amis journalistes, et bien entendu sans aucune intention de dire quoi que ce fût sur l'assemblée occulte du Palais-Bourbon.

Le malheur voulut qu'en s'en allant le parlementaire décrochât des papiers un chapeau qui ressemblait de tout point au sien, mais qui n'était pas le sien pourtant. Rentré chez lui, il se souvint qu'il avait logé dans la coiffe de son couvre-chef, à l'abri de toute indiscretion (fût-ce de sa femme), une petite fiche où étaient consignés quelques faits relatifs à la séance dont nul ne doit parler.

Horreur ! Ce papier avait disparu ! Ou, pour mieux dire, le chapeau avait été échangé dans la salle de rédaction. Sans prendre la peine ni le temps de dîner, le député se précipite dans la rue, court au journal, réclame son ami qui est déjà parti. Inlassable, il se rue jusqu'au domicile du reporter qui précisément est invité dans un restaurant élégant du boulevard.

Nouvelle galopade. Arrivée au restaurant. Ruses et finesses. Il ne s'agit pas d'avouer les choses de but en blanc : le nouvelliste professionnel escamoterait la fiche redoutable avant de rendre le fatal melon.

C'est donc en corrompant la dame du vestiaire — cinq francs, une obole ! — que l'imprudent représentant du peuple se fit désigner la coiffure du journaliste. Le papier y était toujours enclos. De quel geste et avec quel soupir le malheureux, qui le chassait depuis deux heures, l'enfouit-il en sa profonde !

Alors, souriant, il revint à la table des dîneurs, se fit mettre un couvert. Et, au dessert, de bonne humeur, il offrit le champagne, en contant l'histoire qu'on vient de lire.

\*\*\*

M. Honorat est indiscutablement en vedette ! Voici qu'en son honneur on se met, depuis quelques jours, à nommer « Honorine » beaucoup de petites filles qui, grâce à lui, naissent une heure plus tard.

Honorine ! Ce prénom, empreint d'une grâce vieillotte, ira-t-il bien aux nouvelles générations ? Mérimée prétendait que pour s'appeler Honorine il faut avoir de longues papillotes, une bonbonnière à fleurs

peintes et des robes à falbalas. Il est certain que la mode actuelle n'est pas très éloignée de cet idéal. Mais elle aura le temps de changer — et combien de fois ! — avant même que les Honorine nées en 1916 songent à troquer leurs langes contre des robes.

Quoi qu'il en soit, M. Honorat est doté d'un grand nombre de filleules qui sont bien des « filleules de guerre », et qui penseront toujours avec reconnaissance à leur parrain : quelle est la femme qui ne se montre point charmée qu'on l'ait rajeunie — ne fût-ce que d'une heure ?

\*\*\*

Voici une anecdote sur Kitchener, un Kitchener en Egypte et à la manière de Bonaparte. Anecdote qui démontre à quel point ce grand chef était méticuleux et juste :

Kitchener arrive inopinément dans une caserne et sur le livre d'infirmerie voit une punition infligée à un soldat.

— C'est un simulateur, déclare le major.

Kitchener fait venir le soldat, l'interroge :

— J'espère que vous ne mentirez pas à votre général. Êtes-vous réellement malade ?

— Je suis... répond le soldat, avec le laconisme anglais.

Kitchener ordonne une contre-visite immédiate. Deux majors examinent le soldat, et tous deux déclarent l'homme atteint d'un commencement de fièvre typhoïde.

Kitchener fait appeler le premier médecin, lui ordonne de réexaminer plus sérieusement le malade. Le major reconnaît s'être trompé.

Kitchener écrit un ordre, le remet au major, en disant :

— Vous partez ce soir : vous rentrez en Angleterre.

Les simples soldats dirent de Kitchener, en apprenant l'anecdote :

— That is a lord !...

Et c'est depuis ce jour qu'ils l'appelèrent :

— The great Kitchener...

\*\*\*

La scène se passe en Amérique, dans un des grands hôtels de la grande ville.

Minuit passé. Un de nos compatriotes, conférencier distingué, entend frapper à la porte de sa chambre, ouvre, et n'est pas peu surpris de se trouver face à face avec un Allemand habitant l'hôtel et qui, courbé et souriant, lui tient à peu près ce langage :

— Monsieur Français, vous faites, demain, une conférence. Ne voyez pas en moi un ennemi mais un confrère. Je suis agent de propagande, moi aussi, et pour mon pays, naturellement. J'ai pensé que nous devions nous entraider. Avant tout, nous demandons que nos gouvernements soient satisfaits de nous et nous récompensent. Et voici ce que je vous propose : demain, au cours de votre conférence, je tirerai sur vous un coup de revolver à blanc. On m'arrête, je crie : « Vive le kaiser ! ». Mais vous, Français et chevaleresque, vous refusez de porter plainte, naturellement !... Et chacun de nous recevra des félicitations : vous, comme victime; moi, comme homme d'action...

Notre ami, sans doute, dut prouver incontinent qu'il était, lui aussi, homme d'action; le conférencier boche, n'ayant pu rejoindre à temps l'ascenseur, prit, sans l'avoir voulu, par la cage de l'escalier.

Il est à l'hôpital K de la ville.

\*\*\*

Histoire vraie. Le roi Constantin possède, dans les vastes jardins de son palais d'Athènes, parmi les orangers, les lauriers et les roses, une rangée de perchoirs où des perroquets gris dits « Jacos », retenus captifs par une chaînette d'argent, parlent tout le long du jour. On les entend jusque de la place de la Constitution ! Le roi Constantin aime beaucoup les perroquets, et son délassément favori est de faire leur éducation minutieuse.

Or, nous ignorons quelle phrase, en français, le roi Constantin apprit dernièrement aux « Jacos ». Toujours est-il qu'elle était peu bienveillante et qu'il y était question de Salonique. Aussi, depuis que les Alliés ont resserré le blocus grec, Constantin, devenu moins frondeur, tremble-t-il que ses perroquets ne parlent trop. Il les fait taire dès que les malheureux soufflent mot de Salonique. De sorte que les « Jacos », avalant la moitié du mot, disent simplement « nique ! » « nique ! »... d'un air si moqueur que leur maître, furieux, veut les bannir du jardin royal.

La Grèce reste le pays de l'ostracisme. Mais quand les perroquets n'y seront plus n'y aura-t-il personne, à Athènes et ailleurs, pour faire la nique au roi Constantin ? C'est ce dont il devrait s'assurer.

Le Veilleur.



LE FRONT DE PARIS

# La croix de paix

J'ai l'habitude de voir ma cousine Charlotte indignée : à tel point même que ses grandes colères ne me produisent presque pas plus d'effet que celles du père Duchêne ou de l'Homme déchaîné. Si j'ose m'exprimer ainsi. Cependant, cette fois, j'avoue m'être senti un peu ému.

— Mais, ma pauvre Charlotte, qu'y a-t-il donc ? Vous avez les yeux hors de la tête, et il me semble que votre jolie lèvre tremble encore de colère. Que vous a-t-on fait ? Quelque insolent vous a-t-il trouvé mal habillé ? Quelque impudent, pire encore, a-t-il estimé que vos pansements étaient mal faits à l'hôpital ? Enfin, qu'est-ce ? Je frémis...

Elle me répondit d'une voix presque haletante : — Mon cher, je voulais aller à Senlis pour visiter les ruines laissées là par les Boches dégoûtants. Or, il me fallait un passeport, naturellement. C'est la chose du monde la plus simple. Mais j'ai eu affaire aux gratte-papier du commissariat de police de mon quartier, et ils se sont montrés si grossiers, si révoltants, si goujats même que j'ai dû renoncer à faire cette excursion. Je me demande ce qui avait pu les animer aussi terriblement contre moi, qui ne leur ai rien fait, et qui suis une bonne Française, qui soigne dans les hôpitaux, qui paie mes impôts, donne de l'argent à toutes les œuvres, entretiens dix-huit filleuls sur tous les fronts...

— Ma pauvre enfant, m'écarterai-je, mais c'est justement ça ! Vous ne savez pas ce que c'est que des fonctionnaires de commissariat : ce sont des gens qui haïssent ! Ne me demandez pas ce qu'ils exercent spécialement : ils détestent tout. Ils sont outragés de ne pas être au front, et de moins là, sur leurs ronds-de-cuir... Et surtout, oh ! surtout ils abominent les femmes élégantes, les jolies femmes qui viennent répandre dans leurs bureaux tous les parfums de l'Arabie... Et c'est par là même chose : si vous aviez été à Senlis, vous y auriez trouvé des gens de police encore plus mal élevés. Et sachez que cette calamité est nécessaire, Charlotte.

— On s'en passerait bien en temps de guerre. — Au contraire, ma chère cousine ! Les ronds-de-cuir du commissariat ont une mission spéciale pour la durée de la guerre : ils sont chargés de molester le public par prévoyance et discipline, de l'entraîner aux désagréments, aux mauvais traitements, aux injures et aux mortifications. C'est une œuvre patriotique dont ils sont chargés là. Le civil oublie trop qu'il y a la guerre. Il est bon que de farouches gratte-papier le rappellent à tous par leurs façons scandaleusement discourtoises, et au besoin brutales. Une femme raffinée se présente-t-elle à leurs yeux ? Ils pensent aussitôt que c'est une embuscquée, qui a besoin d'être dressée : et ils la dressent, et comment ! Il ne faut pas qu'on s'endorme dans Capoue. Nos gaillards sont là, le porte-plume au poing et l'insulte à la bouche pour redresser les gens. A chaque contribuable injurié, et surtout quand c'est une femme, il est probable qu'ils touchent une prime. S'ils vont jusqu'aux voies de fait, ils obtiennent sans doute une citation. S'ils parviennent, par tous leurs procédés, à créer une bagarre dans les locaux du commissariat, on les décore...

— De la croix de paix, apparemment, fit Charlotte.

— N'a pas cette croix qui veut, mon enfant. On dit qu'à Vienne elle est très demandée !

Marcel Boulenger.

# La Chambre... introuvable

## C'EST EN AUTRICHE

L'Autriche est l'unique Etat belligérant qui n'ait jamais convoqué son Parlement depuis l'ouverture des hostilités.

Le comte Sturgh, président du Conseil autrichien, a expliqué à maintes reprises que la Chambre ne siégeait pas afin d'éviter les luttes politiques qui se seraient inévitablement produites au cours des séances.

La réalité — que nous font connaître les journaux italiens et suisses — est bien plus tragique.

Si François-Joseph se décidait à convoquer les représentants (?) de son peuple, on constaterait que leur nombre a grandement diminué.

En effet, depuis la déclaration de guerre, dix députés ont été condamnés à mort (dont trois Tchèques, quatre Italiens, deux Serbes et un démocrate-socialiste) ; seize ont été condamnés à plus de dix ans de prison ; vingt-deux à moins de dix ans ; vingt-six sont internés et trente-trois sont en fuite. Cela donne un total de cent sept députés.

Or, comme la Chambre autrichienne se compose de cinq cent six membres, plus d'un cinquième de ceux-ci seraient absents.

# L'offensive russe s'étend sur tout le front du nord

La bataille de Volhynie continue à se développer d'une manière favorable à nos alliés : leurs contre-attaques dans la région de Lokatchi leur ont rendu tout le terrain qu'ils avaient perdu précédemment, ainsi que les trois pièces de canon prises par l'ennemi, et ont fait tomber entre leurs mains 1.200 prisonniers de plus.

En nord-est de Lokatchi, dans la boucle du Stry autour de Tchernorisk, une lutte violente est engagée à Gruzidyn, village situé sur la rive gauche du Stry, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Kuki. Les armées austro-allemandes de von Linsingen, qui combattent en cette région, envoient leurs comptes rendus à la fois à l'état-major allemand et à l'état-major autrichien. Le premier accuse en son dernier bulletin, pour la même action, 1.000 prisonniers russes, le second 600. La différence de ces chiffres en dit l'énormité. Par le fait, ce sont nos alliés qui ont maintenant leurs positions sur la rive gauche du Stry et fait plus de 3.000 prisonniers.

Le principal effort de l'ennemi paraît se porter en ce moment sur ce point qui, en effet, est un point sensible de la ligne russe, étant l'une des bases de l'énorme saillant que cette ligne forme en Volhynie. Pour diminuer la pression, il semble que nos alliés dessinent une offensive de l'autre côté du Pripiet, sur Baranovitchi. Déjà on signale que les Allemands, inquiets, dirigent en toute hâte des renforts dans cette direction. En même temps, le bombardement devient de plus en plus intense dans la région de Dvinsk.

Ainsi, peu à peu, l'offensive de nos alliés se propage le long de leur front immense, jetant l'ennemi dans un embarras croissant que la presse allemande commence à trahir par les efforts mêmes qu'elle fait pour rassurer l'opinion publique :

« Les ennemis eux-mêmes, écrit la *Frankfurter Zeitung*, doivent reconnaître que Bronslof a très habilement manœuvré. » Et, plus loin : « Il est regrettable que les troupes austro-hongroises au sud de l'armée Bolshakov, se soient repliées de la région à l'ouest de Trembovka jusque derrière la Strypa. Cependant il ne faut pas attacher une importance excessive à la perte de quelques kilomètres de terrain. »

L'inertie prolongée des Allemands devant Verdun paraît révéler des hésitations qui ne sont pas encore résolues et tiennent pour beaucoup à l'inquiétude causée par les succès russes.

Ils ont dirigé, dans la journée d'hier, de fortes attaques sur nos positions du Mort-Homme et sur nos tranchées à l'ouest et au sud du fort de Vaux. Ces attaques ont toutes été brisées par nos feux. Il est possible que, malgré l'imminence du péril, l'orgueil impérial s'obstine encore devant Verdun.

Jean Villars.



L'ARCHIDUC FRÉDÉRIC (à gauche) commandant en chef des armées austro-hongroises en conversation avec le GÉNÉRAL VON FALKENHAYN, chef d'état-major général de l'armée allemande

Ayuntamiento de Madrid

# LA SITUATION MILITAIRE

# L'armée autrichienne en plein désarroi

PÉTROGRAD, 21 juin. — De nombreux officiers autrichiens prisonniers confirment le suicide d'un des commandants des armées autrichiennes.

D'après les derniers renseignements, tout le haut commandement des forces autrichiennes est concentré actuellement dans les mains des Allemands qui se chargent aussi entièrement de la défense de Kovel où arrivent en toute hâte de nombreux



renforts venus de Brest-Litovsk ; quant aux Autrichiens, ils sont chargés par les Allemands de la défense de la ligne Vladimir-Wolynsk, Brzozzany, Kolomea.

L'armée du général Pflanzer, complètement séparée du gros des forces autrichiennes, est dans une situation d'autant plus difficile que toute progression ultérieure du général Latchinsky poussera cette armée vers une partie des Carpathes absolument impraticable et où manquent totalement les chemins de fer.

# L'objectif et la tactique des Russes

LONDRES, 21 juin. — Le correspondant militaire du *Daily Telegraph* à Pétrograd fait en ces termes l'éloge de la tactique russe :

« Au point de vue tactique, ces attaques constituent l'opération la plus remarquable de la guerre. Certes, il reste encore aux Russes une rude tâche à accomplir avant que leurs armées puissent occuper à nouveau leurs positions favorables de l'année passée. Il leur faut tout d'abord remettre la main sur le réseau de chemins de fer de Galicie, ce qui implique la prise de Lemberg : cet événement est susceptible de se produire très rapidement, il faudra ensuite arrêter les renforts que les Allemands enverront certainement au secours des alliés ; enfin il faut mettre hors de cause l'armée du général Bolshakov. »

Ce programme est assurément formidable. Mais encore doit-on le considérer comme un programme préliminaire : il prépare les voies aux combats acharnés mais décisifs qui rejeteront les Allemands au delà de la Vistule. (Radio.)

# Les conséquences politiques de l'offensive russe

Quelqu'un disait un jour en parlant de la guerre sur le front oriental et de ses flux et reflux que c'était une guerre « en accordéon ». De nouveau les armées russes portent leur flot vers les Carpathes. Elles consistent l'Autriche et l'Allemagne, qui se croyaient assurées, de ce côté-là, d'une stabilité au moins relative. Mais l'Allemagne et l'Autriche semblent ne pas désespérer encore de faire, pour la troisième fois, jouer l'accordéon en sens inverse et de repousser l'invasion russe ou au moins de la tenir en échec. L'attitude expectante de la Roumanie montre que l'on tendrait également, à Bucarest, à partager cette croyance.

Il y a là, pourtant, une part de faux calcul et une part d'illusion. Si, dans l'Europe orientale, on s'imagina qu'il n'y a rien de changé à la si-



luation générale ni au rapport des forces en présence, on se trompe d'une manière grave. Admettons, que, cette fois encore, rassemblant leur énergie, l'Allemagne et l'Autriche parviennent à boucher le trou et à conjurer la catastrophe. Admettons que l'offensive de Broussilof reste à l'état d'expérience. L'expérience conservera toute sa valeur démonstrative.

L'histoire, là-dessus, nous instruit d'une façon certaine. Quelle est, dans les temps modernes, la guerre à laquelle celle-ci s'apparente le plus étroitement ? C'est la seconde guerre de Sept Ans, où la Russie et la France se trouvaient déjà alliées contre la Prusse. A quelques détails près, la ressemblance des péripéties est étonnante.

Dans la lutte qui, au dix-huitième siècle, mit aux prises l'impératrice Elisabeth avec celui qu'elle appelait son « outrecuidant voisin », on vit trois fois les armées russes envahir les Etats de Frédéric et, comme en 1914, submerger la Prusse orientale. Deux fois, Frédéric réussit à repousser la marée. La troisième vague lui fut fatale. Ecrasé à Kunlesdorf, il écrivait avec désespoir : « Cruel malheur ! Je n'y survivrai pas. Les suites de la bataille sont pires que la bataille. Je ne vois plus aucune ressource et, pour dire la vérité, je considère que tout est perdu. » Quelques mois après, les Russes étaient à Berlin.

On cultive l'histoire à Potsdam, et l'exemple de la guerre de Sept Ans ne doit pas manquer d'être présent à l'esprit de Guillaume II. Mais on ne doit pas l'ignorer non plus à Bucarest. Pendant la deuxième guerre balkanique, le roi Carol répétait : « J'ai, dans ma jeunesse, assisté à Sadowa et j'ai compris, par ce qui en était résulté pour la France, qu'il y a des abstentions funestes. » Eh bien ! le successeur du roi Carol sera conduit, tôt ou tard, à se dire que si naguère la Roumanie n'a pu laisser passer sans intervenir le Sadowa balkanique, elle perdrait plus encore à rester indifférente à un Sadowa de l'Europe centrale.

Jacques Bainville.

## Les Etats-Unis se préparent

*Les escadres américaines ont reçu l'ordre de gagner les côtes du Mexique.*

**La tension augmente d'heure en heure**

NEW-YORK, 21 juin. — La réponse du président Wilson à Carranza se termine par ces mots : « Si l'armée mexicaine exécute la menace du général Trevino, d'attaquer les forces américaines, cet acte pourra avoir les conséquences les plus graves. »

M. Lansing, secrétaire d'Etat, a refusé, péremptoirement, aujourd'hui, de recevoir le secrétaire de la légation mexicaine à Washington.

La garde nationale, très bien équipée, est envoyée vers la frontière, tandis que les flottes de l'Atlantique et du Pacifique se dirigent vers les côtes du Mexique pour renforcer les escadres qui y sont déjà.

Bien que le président Wilson et le cabinet entretiennent toujours l'espoir que la guerre sera évitée, ils se préparent cependant au choc sans perdre un moment. (New-York Herald.)

**Aussitôt la rupture la Vera-Cruz sera occupée**

LONDRES, 21 juin. — De Washington à la Morning Post :

« Le ministère de la Marine a donné l'ordre aux flottes du Pacifique et de l'Atlantique de se tenir prêtes. En cas de guerre, Vera-Cruz serait de nouveau occupée par la marine jusqu'à ce que les troupes puissent être envoyées pour prendre possession de la ville. »

« Tuxpan, le centre des gisements pétroliers d'où la marine anglaise tire une grande partie de l'huile qu'elle consomme, serait aussi occupée par la marine pour empêcher la destruction des puits de pétrole. »

**Manifestations xénophobes à Mexico**

WASHINGTON, 21 juin. — M. Rogers, agent américain à Mexico, a télégraphié au département d'Etat qu'à la suite de manifestations xénophobes un train spécial est préparé pour emmener les étrangers à Vera-Cruz.

Jusqu'à présent, aucun acte de violence n'a été signalé.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 21 Juin (190<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — Au sud de la Somme, devant Maucourt, un détachement ennemi qui tentait d'aborder nos lignes a été dispersé à coups de fusil.

Au nord-ouest de Reims, les Allemands, après avoir fait sauter deux mines, ont prononcé une attaque sur nos tranchées à la cote 108 (sud de Berry-au-Bac). Enrayée par nos tirs de barrage, cette tentative a subi un échec complet.

Sur les deux rives de la Meuse, activité assez grande des deux artilleries au cours de la nuit.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Sur la rive gauche de la Meuse, une attaque allemande dirigée contre les nouvelles tranchées conquises par nous le 15 juin sur les pentes sud du Mort-Homme a été complètement arrêtée par nos feux.

Sur la rive droite, après un bombardement violent par obus de gros calibre qui a duré toute la journée sur la région cote 320-bois du Chapitre et du Fumin, le Chenois, les Allemands ont attaqué nos positions à l'ouest et au sud du fort de Vaux. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses ont, par deux fois, brisé les assauts de l'ennemi, qui a subi des pertes élevées.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

### Nos aviateurs bombardent les établissements militaires de Metz

Dans la nuit du 20 au 21, un de nos groupes de bombardement a lancé 210 obus sur la gare d'Arnouville et 278 sur les établissements militaires de la gare de Metz, soit un total 488 projectiles. (Officiel.)

## LE COMITÉ SECRET

La discussion en comité secret sur la situation s'est poursuivie, hier, à la Chambre.

### L'aviateur allemand Immelmann aurait été tué



LE LIEUTENANT IMMELMANN

ZURICH, 21 juin. — Le *Zuricher Post* apprend de source privée, tout à fait certaine, que l'aviateur allemand lieutenant Immelmann, un des meilleurs aviateurs de l'Allemagne, a été tué.

On ne possède pas de plus amples détails jusqu'ici sur sa mort. (Information.)

Ayuntamiento de Madrid

## LA NOTE DES ALLIÉS A LA GRÈCE

ATHÈNES, 21 juin. — Aucune modification ne s'est produite dans la situation politique qui demeure très incertaine et troublée. Tout le monde vit dans l'attente des conséquences possibles de la démarche que doivent faire les ministres de la Quadruple-Entente auprès du gouvernement grec.

### Ce qu'exigeront les Alliés

LONDRES, 21 juin. — Le correspondant du *Times* à Athènes télégraphie qu'on croit ici que les présentations par les puissances alliées au gouvernement grec sont imminentes et qu'elles seront rédigées en termes énergiques.

Les puissances demanderaient, avec la démobilisation totale de l'armée grecque, l'assurance formelle que cette opération ne se bornera pas à un vain simulacre mais qu'elle sera véritablement effectuée.

L'Entente réclamerait, en outre, la réforme de la police et ne cache pas son peu de confiance en M. Skoufoudis pour exécuter les mesures qu'elle demande à la Grèce de réaliser.

### Les Français se fortifient à Thasos

ATHÈNES, 21 juin. — On confirme de source officielle que les Français qui ont occupé Thasos prennent toutes les dispositions militaires et administratives propres à garantir la sécurité de leur séjour.

### La complicité des gouvernements grec et bulgare

LONDRES, 21 juin. — On mande de Salonique, de très bonne source, qu'il se confirme que l'ordre a bien été donné aux officiers grecs de ne pas résister si les Bulgares franchissaient la frontière et demandaient à entrer en possession des autres foris. (Information.)

### Les pertes autrichiennes dans le Trentin

MILAN, 21 juin. — D'après une correspondance du front au *Secolo*, les pertes autrichiennes s'élèvent depuis le début de l'offensive à 150,000 hommes environ.

Les combats du 10 au 15 juin ont été particulièrement meurtriers. Les unités ennemies de première ligne ont perdu en moyenne un tiers de leur effectif. Certains bataillons du 3<sup>e</sup> corps d'armée autrichien ont été reconstitués deux fois en cinq jours ; le 28<sup>e</sup> régiment landshutien et le 1<sup>er</sup> landwehr ont absorbé en quinze jours quatre bataillons de marche chacun.

### L'espionnage en Roumanie

BUCAREST, 21 juin. — On mande de Jassy à l'*Adverul* que la brigade de la sûreté de Jassy a découvert une bande d'espions qui avait son siège principal à Jassy et qui s'était dénommée « La ceinture blanche ».

Les membres de cette association avaient des intelligences avec de puissants complices en Russie. Ils avaient pour mission de renseigner l'Autriche sur les préparatifs russes dans la région allant de la Bessarabie à Odessa, sur les troupes de Bessarabie et de Galicie et sur la distribution des troupes roumaines le long de la frontière moldave.

Grâce à l'habileté du commissaire de la sûreté, cinq de ces individus ont pu être arrêtés. On a trouvé sur eux de nombreuses pièces à conviction. Ils ont fait des aveux complets.

### ENTRE TURCS ET BULGARES

BALE, 21 juin. — Une grave bagarre a eu lieu dans un café d'Andrinople entre officiers turcs et officiers bulgares. Deux officiers bulgares ont été tués et trois grièvement blessés.

Pour éviter le retour de pareils incidents, les autorités ont interdit toute communication entre la ville d'Andrinople, qui est turque et le faubourg d'Andrinople attribué aux Bulgares par le dernier traité.

**ÉLIXIR COMBIER**

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22



# VERS LE BLOC de l'Europe occidentale

La nécessité de résister au monstrueux plan de domination que les Allemands avaient osé concevoir, la nécessité de vivre, a créé entre les pays de l'Entente une noble amitié de guerre.

L'antique légende de la perfide Albion n'existe plus en France, et qui donc, en Angleterre, après la Marne, après Verdun, après vingt-deux mois de guerre et d'épreuves stoïquement supportées, oserait encore parler de la frivolité française ?

Derrière les traditions désuètes, et aujourd'hui définitivement abandonnées, d'une bureaucratie germanisée, nous avons vu apparaître en Russie la sublime générosité d'un grand peuple qui est entré dans la guerre avec toute sa loyauté, toute son unité.

Par-delà de récents malentendus, la traditionnelle amitié latine s'est renouée entre la France et l'Italie, et la Belgique et la Serbie, ayant tout donné, ont tout à attendre du triomphe de l'Alliance. Personne ne saurait douter de la sincérité de ces amitiés, que la haine de l'ennemi commun renforce chaque jour. Mais plus encore chez les peuples que chez les individus, les sentiments sont variables : l'intérêt les commande.

Quelques mois avant la guerre, si l'on eût annoncé qu'un jour viendrait où des peuples ayant une organisation économique aussi dissemblable que la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie songeraient à réunir leurs délégués autour d'un tapis vert pour chercher à établir une union économique et douanière, tous les gens raisonnables, tous les hommes compétents eussent dédaigneusement haussé les épaules. Encore aujourd'hui, quand on parle de ce grand projet, certains économistes professionnels prennent un air sceptique. Ils voient très bien les difficultés, qui sont immenses, et que viennent encore renforcer des intérêts particuliers si considérables qu'ils prennent facilement le masque d'intérêts généraux. Ils voient moins nettement qu'il y a une nécessité vitale à les résoudre. Concilier les besoins des nations industrielles, des nations agricoles et des nations commerçantes, mettre nos pays, qui manquent de main-d'œuvre et qui manquent de charbon, à l'abri de la concurrence insidieuse d'un pays aussi riche en charbon et en main-d'œuvre que l'Allemagne, telle chimère ! C'est cette chimère qu'il faudra réaliser si l'on veut que cette guerre serve à quelque chose et qu'elle ne recommence pas dès que les empires du Centre auront recouvré leurs forces.

Quel que soit le résultat final du conflit, on peut être à peu près certain aujourd'hui que, sous une forme quelconque, le bloc austro-allemand se maintiendra : bloc formidable par sa population, par sa richesse naturelle, par sa puissance industrielle et par l'esprit de domination qui anime ceux qui le dirigent et qui, vraisemblablement, continueront longtemps encore à le diriger.

En face d'un tel bloc, une Europe divisée, émietlée, serait exposée à une nouvelle agression. De toutes façons, elle vivrait dans l'angoisse d'une perpétuelle menace. Le cauchemar de la guerre possible alourdirait toute l'atmosphère politique et morale. Des pays comme la France et l'Angleterre modernes, plus préoccupés d'organiser chez eux la justice et de faire régner le bien-être que d'assurer leur puissance, auraient grand-peine à résister à un envahissement économique dont ils ont failli mourir, et qui recommencerait, plus actif, plus virulent que jamais. Un petit pays comme la Belgique, ne vivant que de son exportation, serait presque fatalement entraîné un jour, quelle que soit sa volonté, à accepter l'emprise insidieuse de l'Allemagne. C'est ce qu'il faut éviter à tout prix. La force des choses, un instinct obscur plus puissant que les traditions et les intérêts contradictoires de la diplomatie, ont constitué l'union de ces nations occidentales à qui M. Adrien Milhaud, qu'une heureuse circonstance a fait président du Conseil municipal de Paris pendant la grande guerre de l'Occident, reconnaissait des traditions communes dans un livre qui parut il y a quelque dix ans. Tous les peuples, dont la civilisation, sous des formes diverses, est inspirée du même senti-

ment humaniste, démocratique et chrétien, se trouvent unis contre les peuples qui se sont donnés à un étatisme forcené dans l'espoir d'arriver par ce moyen à dominer et à exploiter les autres. Il faut que cette union soit maintenue après la guerre, afin de prévenir d'autres guerres. Le bloc des nations occidentales, unies à la Russie, sera seul assez puissant pour imposer au bloc austro-allemand la sagesse, la modération, la résignation.

C'est ce qu'aujourd'hui, dans les pays alliés, les plus humbles citoyens, les plus humbles combattants sentent avec force. Aux hommes d'Etat à donner à ce sentiment unanime des bases solides. Il n'en est pas de plus solide qu'une union économique, car, dans ce siècle industriel, les questions économiques finissent toujours par primer les autres. Qu'elle soit difficile à réaliser, qu'elle se heurte à des habitudes d'esprit, à des intérêts particuliers de toute nature, c'est incontestable : les métallurgistes ont leur point de vue légitime, les agriculteurs ont le leur aussi. Les Anglais, rouliers du monde, ne sauraient avoir la même conception de l'organisation économique que des peuples d'ouvriers, d'agriculteurs ou d'éleveurs de bétail. C'est une tâche gigantesque que de concilier tout cela. Il y aura bien des sacrifices à faire, mais il faudra les faire si l'on veut que l'Europe échappe définitivement au cauchemar allemand.

L. Dumont-Wilden.

## Les sous-secrétaires d'Etat du ministère Boselli

MILAN, 21 juin. — Le *Corriere della Sera* annonce que les sous-secrétaires d'Etat seront quinze au lieu de dix-sept, comme on l'avait annoncé. Le journal relève que la Sicile et la Sardaigne, qui n'étaient pas représentées parmi les ministres, le seront parmi les sous-secrétaires d'Etat.



GENERAL DALL'OLIO  
sous-secrétaire d'Etat  
aux Munitions dans le  
cabinet italien.  
(Phot. Henri Manuel.)

Le *Secolo* dit que les sous-secrétaires, au point de vue des partis, sont divisés de la manière suivante : gauche, 4; réformistes, démocrates constitutionnels de droite, 6; nationalistes, 1.

Il y a en outre deux généraux : l'un aux Munitions et l'autre à la Guerre.

Voici la liste des sous-secrétaires d'Etat : Affaires étrangères, M. Borsarelli; Colonies, M. Foscari; Guerre, M. Aileri; Marine, M. Battaglieri; Justice, M. Chimienti; Trésor, M. Da Como; Finances, M. Baslini; Intérieur, M. Danelli; Travaux publics, M. de Vito; Munitions, M. Dall'Olivo; Transports, M. Ancona; Instruction publique, M. Vaacaro; Industrie et Commerce, M. Canepa; Agriculture, M. Morpurgo; Postes et Télégraphes, M. Pasqualino Vassallo.



M<sup>me</sup> ASTOR

M<sup>me</sup> J.-J. ASTOR, veuve du colonel Astor, mort dans la catastrophe du Titanic, qui va se remarier avec M. W.-E. DICK, milliardaire et vice-président de la *Manufactures-Trust-Company*. — Par ce mariage, M<sup>me</sup> ASTOR perdra 25 millions que lui avait légués son premier mari à la condition de ne pas contracter de nouvelle union.

## SOUVENIRS ET CROQUIS DE GUERRE

### Messe de rentrée

Une immense émotion secoue la petite paroisse.

— Pensez donc ! M. le curé est revenu de captivité...

— Pas possible ! M. le curé ! Qui est parti, le pauvre cher homme, un vieillard, depuis le 2 septembre 1914... Ces brutes l'avaient emmené pour le récompenser, probablement, de son attitude admirable durant leur occupation, et des soins incessants qu'il avait donnés aux mourants allemands, aussi bien qu'aux blessés français. La veille du jour où ils durent repartir, avec nos alpins aux trousses, on l'arracha de son presbytère. Il y a dix-huit mois de cela...

— Comme il est maigri et pâli ! — L'avez-vous vu ? — Non ! Il n'a parlé presque à personne. Il a couru seulement chez sa vieille mère et n'a point paru ailleurs. Mais tout le monde est convoqué aujourd'hui dimanche pour la messe de 10 heures, une messe de rentrée, solennelle. — Vous verrez que pas un habitant n'y manquera, même ceux qui ne mettaient pas les pieds à l'église. C'est bien le moins ! Quand les Boches arrivèrent, il était seul à représenter la paroisse.

Et voici la messe...

M. le curé tremble un peu en montant à l'autel. Tout le village est là, en effet, au complet. Les hommes, pour lui faire honneur ont sorti leur chapeau haut de forme des grandes circonstances, et le tiennent gauchement sous le bras. Les officiers de l'escadron de dragons qui cantonnent au pays sont tous venus. Les gendarmes aussi et même deux Anglais en tenue. L'église est pleine à craquer : trois mioches sont grimpés sur le confessionnal.

L'office, lentement, commence. M. le curé manifestement, a du mal à lire le gros livre... les larmes, sans doute. Mais voilà le moment que tous attendent, celui du prône. Pour monter en chaire, de nouveau, après ces longs mois d'absence, le vieux prêtre redresse sa taille voûtée. Sa voix tremble un peu ; on la distingue bien cependant, tant est grand le silence de tous.

Et, simplement, il dit d'abord sa tristesse du nombre émouvant de vides au village. Il dit ensuite sa joie d'être revenu, et il s'excuse de parler de lui, si humble créature de Dieu. Mais il voudrait expliquer un peu son calvaire, car ce fut un rude calvaire.

Pour commencer, deux mois en cellule, sans raison, comme un malfaiteur. Puis, envoi dans un camp de prisonniers. Là, un jour, il implora, d'un prêtre allemand, la faveur de communier : le prêtre allemand lui répondit qu'il fallait l'autorisation de la commandantur... Nouveau changement, cette fois parmi des détenus civils : alors la faim, la vraie faim, avec une nourriture innommable, la quête des déchets d'ordures. Même, un jour, la main tendue pour un peu de pain noir vers une jeune femme qui répond : « Jamais à un sale Français ! » Changement encore, cette fois dans un hôpital de blessés français, comme au monastère. Ah ! les poignants souvenirs ! On appelait la maison : *Todvorsimmer*, ce qui veut dire l'Antichambre de la mort. En cinq mois, 182 malheureux sont morts dans ses bras... Une consolation qu'il fût là, dans leur éloignement atroce. C'est si dur de mourir tout seul !

Un jour un mourant l'appela, pauvre gars, dont le visage n'était qu'une plaie, suppliant : « Embrassez-moi. Il me semblait que c'est ma mère ! » Et le prêtre se pencha vers cette plaie.

Que de souvenirs ainsi il dira, pen à peu.

L'heure tourne. Il faut finir.

Alors M. le curé explique qu'avant de descendre de la chaire, il a une prière à dire, et qu'il tient à dire en public : il veut prier pour tous ceux qui, là-bas, l'ont fait souffrir...

Et à haute voix, cette fois sans trembler, avec tout son cœur, le vieillard récite le *Pater* jusqu'au bout, le *Pater* dont, sourdement, des voix entrecoupées de sanglots, des voix françaises, murmurent la réponse.

Henry de Forge.

### La disette en Allemagne

La révolte grande à Aix-la-Chapelle

AMSTERDAM, 20 juin. — Suivant le *Telegraaf*, la situation à Aix-la-Chapelle prend une gravité croissante.

Les pommes de terre manqueraient depuis quelques jours. Les enfants parcourraient la ville mendiant du pain, chantant une chanson, dont le commencement est : « Si les Anglais savaient comme nous mourons de faim. »

Un agent de police qui essayait d'arrêter les enfants a été fortement malmené par les femmes.

Même les femmes de la société iraient chercher du pain à la frontière de Hollande.

Plus de pommes de terre

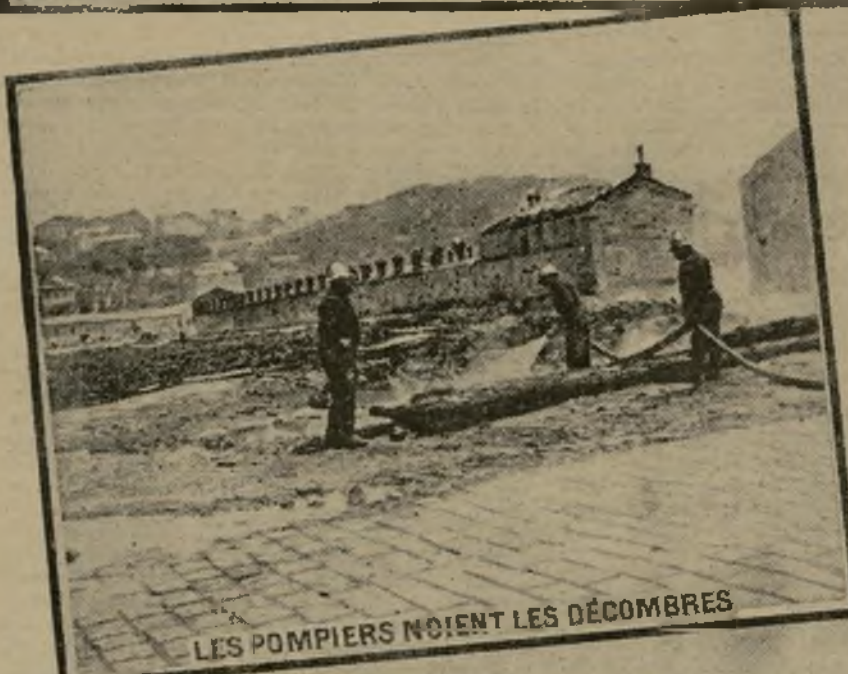
GENÈVE, 20 juin. — On mande de Leipzig que la municipalité de Leipzig, prévoyant qu'il ne sera pas possible de maintenir la ration hebdomadaire de trois livres de pommes de terre, a décidé de la remplacer par une livre de pain, ou 300 grammes de farine, pour la partie de la population la moins fortunée.



## Les incendies du port de Marseille



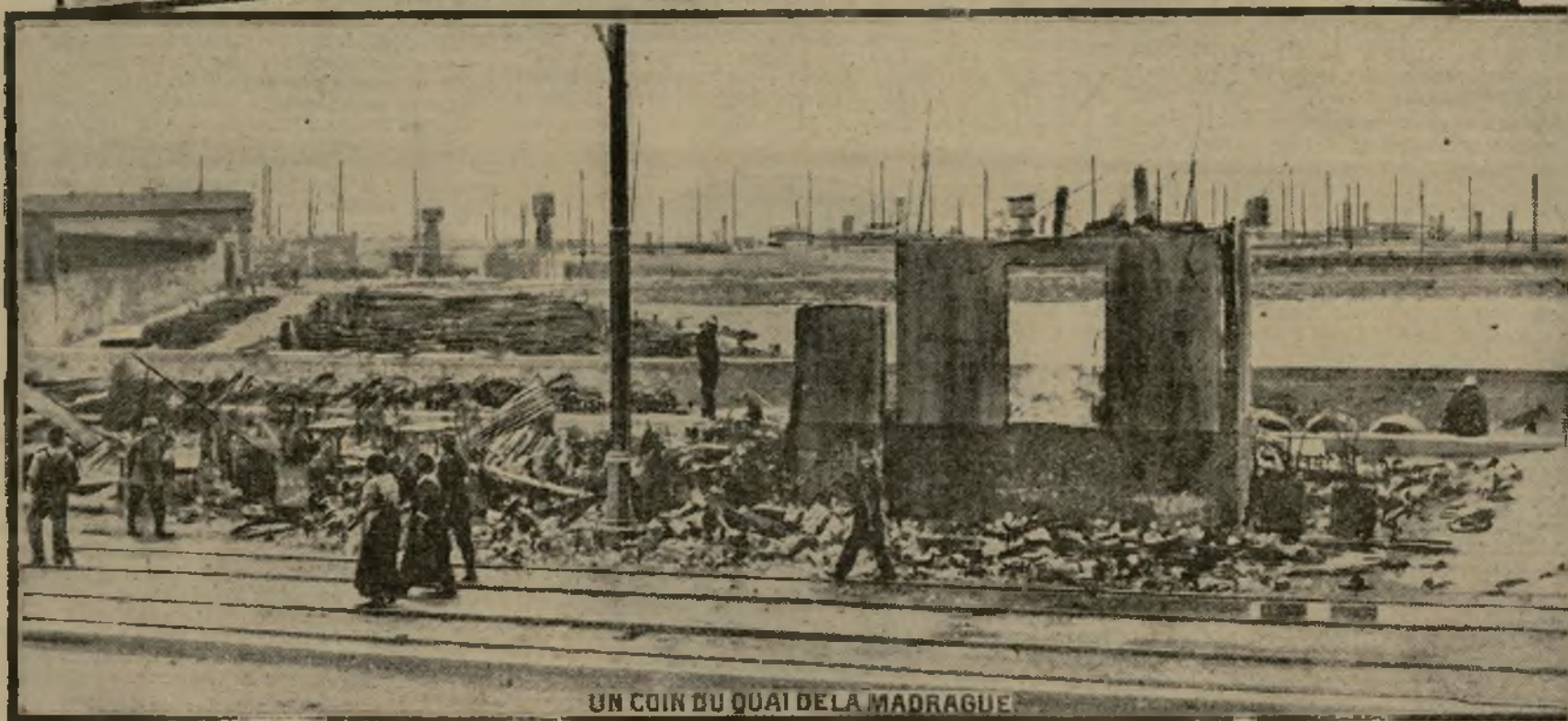
APRÈS 10 H. D'EFFORTS, LE SINISTRE EST CONJURÉ



LES POMPIERS NOIENT LES DÉCOMBES



L'INCENDIE ANÉANTIT À CET ENDROIT  
DE NOMBREUSES CABANES EN PLANCHES



UN COIN DU QUAI DE LA MADRAGUE

De mystérieux incendies se sont déclarés au cours de la nuit du 19 au 20 dans le port de Marseille. Le sinistre a pris naissance à bord d'une mahonne chargée d'huile minérale. Il s'est propagé, par le bassin de la Madrague, jusqu'à des restaurants et à des chalands qui ont été détruits, ainsi que — partiellement — un parc à fourrages, des fûts de pétrole et d'alcool, et une centaine d'embarcations. D'autres incendies ont éclaté, à bord des navires *Aster*, *Missouri*, et *Torrès-de-Loro* : ils ont été heureusement conjurés.



# DERNIÈRE HEURE

## Les Allemands contre-attaquent furieusement en Volhynie mais sont refoulés et subissent de lourdes pertes

La poursuite des Autrichiens en Bukovine. -- Duel d'artillerie sur la Dvina. -- Vaine tentative ennemie dans la région de Wilna.

PÉTROGRAD, 21 juin. — Communiqué du grand état-major :

### FRONT OCCIDENTAL

Les combats acharnés continuent dans la région au nord de Gdymitch, sur le Styx.

Le village de Grouziatine a passé maintes fois de mains en mains.

Hier, dans l'après-midi, nos troupes ont fait irruption dans ce village, faisant prisonniers 11 officiers et 400 soldats, et prenant six mitrailleuses. Cependant, les rafales du feu des Allemands nous ont forcé à évacuer de nouveau ce village.

Avec une opiniâtreté furieuse, les Allemands opérant dans la région du village de Vorontchine au nord-est de Kiesseline, sous le couvert des rafales du feu de leurs artilleries lourde et légère, ont lancé des attaques répétées. Le 20 juin au soir, nos jeunes régiments, par leur attaque furieuse, ont mis les Allemands en fuite, leur enlevant 9 mitrailleuses et capturant des prisonniers appartenant à divers régiments.

A 3 heures du matin, dans la nuit du 21 juin, dans la région du village Raymiesto, sur la rivière Stokhoda, au nord-est de Vorontchine, l'ennemi nous a attaqué en formations massives. Le combat est allé jusqu'au corps à corps, à la suite duquel les Allemands, dans l'impossibilité de soutenir notre poussée, ont pris la fuite, abandonnant entre nos mains des blessés et des prisonniers dont le nombre va être précisé.

Des combats acharnés se sont livrés dans la région de Kisselina et plus au sud.

A notre extrême aile gauche, nos troupes, poursuivant l'ennemi, ont traversé la rivière Sereth.

Le total des prisonniers faits et des trophées pris par les armées du général Broussiloff dans la période allant du 4 au 17 juin est de 3.350 officiers, 169.134 soldats, 198 canons, 550 mitrailleuses, 189 lance-bombes et lance-mines, 119 caissons d'artillerie, 25 projecteurs et une grande quantité d'autre matériel de guerre.

Nous faisons actuellement le total des prisonniers et des trophées pris au cours des combats du 17 au 21 juin.

Sur le front de la Deina, l'artillerie allemande a bombardé avec violence la région de la tête de pont d'Ikskull et le secteur nord des positions de Jacobstadt.

Dans la nuit du 20 juin, les Allemands, après un intense bombardement de nos lignes, au sud de Smorgonne, ont pris l'offensive. L'ennemi a réussi dans un secteur à pénétrer dans nos tranchées, mais par l'action de notre artillerie et par une contre-attaque il en a été délogé et s'est replié vers son point de départ.

Dans d'autres secteurs de cette région, toutes les tentatives de l'adversaire ont été repoussées, tantôt par notre feu, tantôt à coups de balonnette.

Des avions ennemis ont jeté une quarantaine de bombes sur la gare de Vitebsk.

Sur le canal d'Oghinski, il y a eu quelques rencontres et un violent feu d'artillerie de part et d'autre.

### FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Diarbekir, nos éclaireurs embusqués ont anéanti une importante troupe ennemie qui allait relever un poste avancé.

Dans la direction de Mossoul, dans la région de Recondouze, nos éléments de formation récente, comprenant des soldats géorgiens, ont eu une rencontre heureuse avec une nombreuse bande de Kurdes qui ont fui en laissant un grand nombre de tués.

Dans la direction de Bagdad, un coup de main de nos cosaques a rejeté les Turcs de la région de Koly-Shahin.

## Important succès italien dans la région de Posina

ROME, 21 juin. — Entre l'Adige et l'Astico, actions des deux artilleries.

A la tête du torrent de Posina, pendant une tempête, nos détachements d'alpins ont pris une forte position, au sud-ouest de Saint-Pruche.

On signale de petites rencontres, avec issue favorable, sur les pentes ouest de Monte-Cengio.

Au sud-ouest d'Asiago, dans la nuit du 19 au 20, l'ennemi a tenté trois attaques successives par surprise contre nos positions sur le mont Magnaboschi; il a été chaque fois repoussé avec de graves pertes.

Au nord de la vallée de Frenzola, nos troupes ont poursuivi, dans la journée d'hier, leur pénible avance, à travers un terrain difficile, surmontant une résistance acharnée de l'ennemi et repoussant de fréquentes contre-attaques.

Le long du reste du front, rien d'important à signaler.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur nos arrière-gardes; il y a quelques blessés et peu de dégâts.

Nos escadrilles de Caproni et de Savoia-Farman, comprenant trente-quatre avions, ont bombardé le camp d'aviation de Pergine, à la tête de la vallée de Sugana.

Malgré le feu de nombreuses batteries anti-aériennes et l'agression des escadrilles de chasse de l'ennemi, nos avions sont rentrés indemnes, après avoir abattu, dans de brillants combats, trois avions ennemis.

### Communiqué belge

Duels d'artillerie en divers points du front belge, spécialement dans la région au nord de Dismude. Lutte à coups de bombes vers Steens-tracte.

## EN AFRIQUE

LONDRES, 21 juin. — Le War office communique le rapport suivant du général opérant dans l'Est africain, daté du 20 juin :

La colonne du major-général Hoskins, composée de la première division, a occupé Handen, dans l'après-midi du 19 juin.

L'ennemi poursuit sa retraite vers le chemin de fer central; il a subi quelques pertes dans un combat d'arrière-garde.

Sur le front sud, la colonne du général Northey a occupé Alt-Langenbourg, près de la tête du lac de Nyanza, le 13 juin; l'ennemi a tenté une contre-attaque pendant la nuit suivante, mais il a été repoussé et s'est retiré dans la direction du nord-est.

Sur le front nord-ouest, les colonnes belges sont maintenant disposées sur la ligne allant de la tête du lac Tanganyika à l'extrémité sud-ouest du lac Victoria.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

La Chambre de commerce russo de Paris a tenu hier après-midi son assemblée générale sous la présidence de S. Exe. M. Iswolsky, ambassadeur de Russie, président d'honneur, assisté de M. Pohrowsky, contrôleur de l'Empire, et de M. Prilajeff, adjoint au ministre du Commerce et de l'Industrie, délégués à la Conférence économique des Alliés.

FÉCAMP. — Le trois-tout France-et-Russie a été coulé le 19 juin par un sous-marin en Méditerranée. L'équipage a été débarqué à Puerto de Solier (île Majorque).

LONDRES. — On apprend à Great Yarmouth qu'un bateau-feu situé au large de la côte de Suffolk a été coulé. On ignore si c'est par une mine ou par une torpille. Cinq hommes de l'équipage ont été noyés; plusieurs survivants, grièvement blessés ont été débarqués à Yarmouth.

LONDRES. — M. Asquith, premier ministre, a déposé à la Chambre des Communes la résolution autorisant l'érection d'un monument à la mémoire de lord Kilcliner.

## EN GRÈCE

## Une crise ministérielle se préparerait-elle ?

Le roi a convoqué M. Zaïmis

ATHÈNES, 21 juin. — La situation a atteint le plus haut point d'incertitude; de nombreuses rumeurs circulent au sujet des intentions du gouvernement, mais elles manquent de confirmation.

Il paraît que le gouvernement se prépare à toutes les éventualités, mais les décisions prises ne seront pas rendues publiques avant que les puissances de l'Entente aient formulé leurs demandes.

Le roi avait convoqué M. Zaïmis au palais, mais celui-ci est parti hier soir pour l'île d'Egine où il doit faire un court séjour. M. Streit y est allé aujourd'hui à bord d'un torpilleur pour conférer avec lui sur la situation.

On croit à la possibilité d'un Cabinet Zaïmis en cas de crise ministérielle, bien que M. Gounaris ait déclaré aujourd'hui qu'il ne saurait en être question pour le moment.

Les cercles diplomatiques de l'Entente déploient une grande activité. Les rumeurs relatives à un changement de gouvernement, bien qu'elles ne soient pas confirmées, auraient créé une bonne impression à la Bourse et amené une hausse importante sur les valeurs grecques dont la baisse était due aux mesures prises par les Alliés.

En raison de la persistance de ces mesures, de nombreux équipages grecs ont été remerciés.

## AUTOUR DE SALONIQUE

Les escadrilles anglo-françaises bombardent les camps ennemis

SALONIQUE, 21 juin. — Dans la nuit du 19 au 20, nos escadrilles de bombardement ont jeté des projectiles sur les campements ennemis de la gare de Strumica et de Davidova, Ludova, Strumica-ville, Jenikof, Smolari, Dreevo, Konaren et Roupel.

Dans la matinée du 19, une escadrille a jeté des bombes incendiaires sur les révoltes bulgares au nord de Roupel. Dans la journée du 20, une importante escadrille franco-anglaise a bombardé les établissements militaires de Gümüldjina.

Dans la nuit du 20 au 21, nos avions ont bombardé les campements ennemis de Velos.

Enfin, dans la matinée du 21, un de nos avions a attaqué trois avions ennemis qui se dirigeaient sur Salonique et les a obligés, après un vif combat, à rebrousser chemin.

Les combats entre patrouilles deviennent plus fréquents et plus vifs du côté de Hupa et d'Osia (20 kilomètres à l'ouest du Vardar et à quelques kilomètres au sud de la frontière serbe). On signale, de ce côté, de nombreux mouvements de troupes ennemies.

Le bruit court que les Bulgares marcheraient sur le fort grec de Fea Petra, que les Grecs auraient évacué. Les troupes bulgares auraient franchi le Nestos.

## Comment le général Boyevitch revint de Durazzo à Scutari

SALONIQUE, 20 juin. — C'est le général Boyevitch qui commande, à Salonique, les forces serbes. Cet officier a fait un stage dans l'armée française, à Exreux.

Quand on décida de le nommer chef d'état-major de l'armée, c'était à la fin de la retraite, Boyevitch était à Durazzo et le gouvernement devait quitter Scutari. Il n'y avait pour Boyevitch qu'un moyen d'arriver assez vite : c'était d'utiliser un avion qu'avaient laissé à l'armée serbe les Français, en déclarant que l'appareil était fatigué et ne pouvait supporter un effort.

L'appareil était à Scutari où se trouvait aussi un aviateur serbe. Celui-ci partit pour Scutari et ramena le général qui put recevoir, avec son brevet de chef d'état-major, les instructions nécessaires. (Radio.)

## LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes. Exiger sur l'enveloppe la marque déposée TIP.

En vente, au p. l. de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40; 4 kg. : 12 fr. 40.

Angèle Pommier, 22, rue Ramboteau, Paris.



# LES MAMANS

par FABIANO



L'heure du facteur.  
— Avez-vous quelque chose pour moi ?

— Maman, papa reviendra-t-il bientôt ?  
— Quand il n'y aura plus de



Boches, car tu sais bien que quand on est poli on reconduit toujours les gens chez eux !

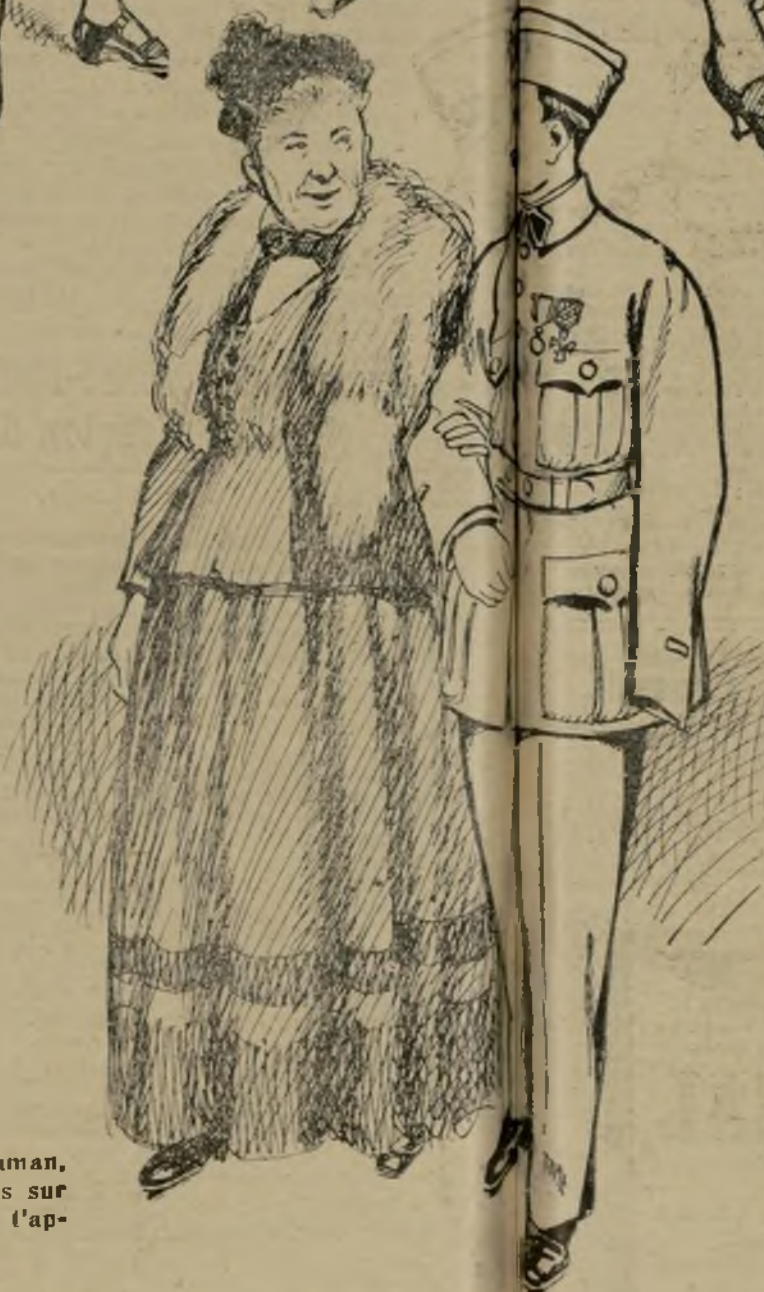


— Tu vois, ma brave maman, j'ai un bras en moins ! Mais qu'importe, j'ai la croix en plus !



— J'ai deux bien jolies mamans : la France et toi !!

— Tu vois, maman, j'ai encore un bras sur lequel tu pourras t'appuyer !



— Tout ça, c'est maman !

F. Fabiano 16



## CEUX DE L'AERONAUTIQUE

## Le saut dans le vide

L'Officiel publiait récemment plusieurs citations à l'ordre du jour accordées aux pilotes de nos dirigeables ainsi qu'au personnel naviguant sous leurs ordres.

Des raisons d'ordre militaire ayant empêché souvent — hélas! — de publier les récits de ces voyages aériens, il est incontestable que le public — mal renseigné — n'a pu apprécier, comme il convenait, l'héroïsme que ces citations récompensent.

Voici le fidèle récit d'un voyage aérien qui suffira, croyons-nous, à prouver que les équipages de nos dirigeables ont, comme les aviateurs, droit à l'admiration du pays :

Il s'agissait d'une mission à la fois importante et dangereuse : le bombardement d'une gare. Pour l'accomplir, notre dirigeable devait dépasser les lignes françaises, survoler des batteries allemandes munies d'artillerie spéciale, descendre à une altitude de 1.000 mètres au maximum, lancer les bombes... et revenir.

Revenir était le difficile. Moins mobile qu'un avion — moins manœuvrable — le dirigeable présente en outre aux coups de l'ennemi une cible beaucoup plus importante. Et tout cela sembla si manifeste au commandant du centre aéronautique que son adieu — textuel — au pilote fut, croyons-nous, celui-ci :

— Allez... et revenez, si « vous le pouvez » !..

Le dirigeable partit. Repéré presque immédiatement, il atteignit — indemne encore — la gare qu'il s'agissait de bombarder. Venant à bonne hauteur, il lança ses bombes. Très bien : restait à revenir...

— J'étais assez inquiet — nous a dit l'un des membres de l'équipage. Aucun obus ne nous avait touchés. C'était trop de veine ! — Et je m'attendais à une attaque d'avions allemands...

Le dirigeable fit demi-tour. Mais bientôt, au loin, des points noirs grossissaient au ciel, des aéro ennemis, sans aucun doute.

— Vite! ordonna le pilote.

Et les hélices accélérèrent leur roulement.

Or, le dirigeable était — quoique souple et sans armature intérieure — muni d'une plate-forme armée d'une mitrailleuse. Sur le sommet de l'enveloppe, un homme veillait donc.

— Attention ! lui cria le capitaine du bord...

Puis il se tut, saisi d'horreur...

Au même moment — alors que les avions ennemis se rapprochaient toujours — un obus venait de percer l'enveloppe de part en part. Déjà la déchirure s'agrandissait. Le gaz, en fuyant, ne maintenant plus la rigidité des formes : encore quelques secondes et les cordages, infailliblement, si l'enveloppe, sous le poids du veilleur et de la mitrailleuse se pliait davantage, allaient se prendre dans les hélices et les bloquer...

En dessous, à terre, c'était encore les lignes allemandes...

Que faire?

Il était impossible au veilleur de descendre dans la nacelle. Aucune communication ne venait — pendant la marche — la plate-forme et le poste d'équipage.

Dans un rapide calcul, le pilote songea :

— Il faudrait un délestago immédiat. Une ascension rapide me mèlerait hors d'atteinte des avions. De plus, le vent, étant favorable, porterait l'appareil désarmé au-dessus des lignes françaises...

C'était en effet — l'expérience le prouva — une manœuvre de salut. Mais comment délester?

Parti avec une charge d'obus, le dirigeable n'avait pas assez de poids à jeter par-dessus bord...

Et, pourtant, la manœuvre fut accomplie.

Seul sur la plate-forme, voyant le danger, le raisonneur, le mitrailleur n'hésita pas.

Sans ordre, parce qu'il s'agissait du salut de ses camarades et de son chef, parce qu'il fallait sauver l'aéronaut, il se jeta dans le vide.

Le modeste parachute dont il disposait devant, suivant toute logique, emmêlé comme il l'était aux appareils rompus, ne pas s'ouvrir. Il s'ouvrit...

Alors, tandis que, délesté, l'aéronef montait vers les nues où le vent, propice, le poussait doucement jusqu'aux lignes françaises, son équipage put contempler la chute du mitrailleur — chute vertigineuse d'abord, ralentie ensuite.

Cet homme devait se tuer. Il n'eut aucun mal. Les circonstances semblaient liguées pour qu'il fût fait prisonnier : un tourbillon bienheureux le poussa jusqu'à nos premières lignes.

Et il navigue tous les jours, depuis. Et les soldats de l'aéronautique trouvent le fait tout naturel...

Marcel Allain.

## Communiqués

Aujourd'hui, à 3 heures, au grand amphithéâtre de l'Institut géographique, 195, rue Saint-Jacques, deuxième séance de projections de films de la section cinématographique de l'armée : la guerre en Champagne.

## SITUATIONS

Brochure envoyée franco  
PIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

## TRIBUNAUX

## La fureur du bossu

Un ouvrier tisser, affligé de gibbosité, Michaël Meulé, vingt-six ans, sujet suisse, avait, le 26 mars dernier, une discussion dans un estaminet de Puteaux avec un de ses camarades, Dephilippi. Ce dernier soutenait que le contremaître était injuste, et, devant les protestations de Meulé, il s'écria : « S'il ne l'est pas avec toi, s'est par pitié pour la bosse ! ». Furieux du propos, Meulé se précipita sur son camarade et le frappa de trois coups de coude à la poitrine. Puis, voyant sa victime étendue sur le sol, il lui écrasa la face à coups de talon. Dephilippi succomba à ses blessures.

Le meurtrier comparait, hier, devant les assises de la Seine. Il s'est vu condamner, après plaidoirie de M<sup>e</sup> Maurice Garçon, à sept ans de travaux forcés et cinq ans d'interdiction de séjour.

## Fumerie d'opium

Mlle Jeanne-Marie Folletel, dite « Jane Pérez », ayant contracté la passion de la drogue chère aux habitants du Cielste Empire, avait installé une fumerie d'opium dans son appartement, 33, avenue de Suffren. Elle y recevait des aviateurs militaires et des officiers, ce qui attira l'attention de la police. Une perquisition faite par le commissaire de police Dhubert, le 29 février dernier, amena la découverte de tout ce qui constituait une fumerie.

La dixième chambre correctionnelle a condamné Mme Folletel à un mois de prison et 1.000 francs d'amende.

M. Charles Vignon, pharmacien, cours de Vincennes, et M. Martin, demeurant rue Caroline, ont été condamnés, pour vente de morphine et d'opium, le premier à un mois de prison avec sursis et 1.000 francs d'amende, le second à la même peine avec sursis.

## SOUSCRIPTION

pour

les réformés de la guerre  
et les soldats convalescents

## ONZIEME LISTE

MM. A. Schild et Cie.....	200
Viallon.....	50
Combe.....	50
Société Manufacturière d'Armes et Cycles....	50
MM. Forissier et Bonafey et leur personnel..	50
Brochet.....	40
Mazaudier.....	25
Burel et Klop.....	10
P. Staron jeune et fils.....	25
Roux.....	25
Langéroux et Velle.....	50
Sard et Cie.....	100
Hemmer frères.....	100
Maze et Glibert.....	50
Damon et Rochette et leur personnel....	25
Bionse et Beaussuzet.....	20
Mary jeune.....	20
Monnier.....	20
Colletaz.....	20
Emmet et Montel.....	10
Wagner et Cie.....	100
Giry et son personnel.....	100
Louison et son personnel.....	70
T. D.....	50
Bosier et Papier.....	20
Troillet-Ferraton.....	10
Graud.....	5
Guérre.....	5
Terral et Biol.....	200
B. Ferréol et Cie.....	200
Celle.....	20
Rivoire, Marx et Cie et leur personnel..	100
Lafavière, Roussou, Vincent et Cie.....	50
Vincis et Béal.....	50
Ducet.....	50
Louis Mennier.....	20
Gros.....	20
Péssier.....	20
Bose.....	20
Roque et Espinasse.....	20
Quinsey.....	20
Hautmann.....	20
Aubert et Doran et leur personnel.....	50
Fréchet et son personnel.....	25
Ch. Ollivand et son personnel.....	25
Rouchon et Lauzet.....	25
Boulet et Pignat.....	20
Lodin et Luminet.....	20
Quillou.....	10
Couchoud.....	10
Fontamille.....	10
Lasserre.....	50
Reynard, Delmarly et Cie et l. personnel	50
Jacquemard et Dansert et leur personnel	60
Massardier et Duprat et leur personnel	100

Total..... 2.565

Total des listes précédentes.... 20.251 95

Total général..... 22.816 95

## "EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

## Faits divers

L'expression « vous avez une tête de garçon coiffeur » est-elle une injure ?

La question peut, certes, donner lieu à controverse. Elle a toutefois été résolue hier par l'affirmative.

L'affaire s'est passée aux environs de la Madeleine, à la terrasse d'un café.

Avisant à une table voisine un consommateur très correct qui causait paisiblement avec des amis, un monsieur grincheux et excité l'interpella :

— Taisez-vous, vous! Vous avez une tête de garçon coiffeur!

Le consommateur très correct revenait précisément du front où il avait eu affaire aux Boches. Il était peu disposé à se laisser marcher sur le pied par « un de l'arrière ».

Allant trouver le monsieur grincheux et excité, il lui demanda poliment :

— Voulez-vous me faire le plaisir de répéter ce que vous avez dit ?

L'autre leva la tête :

— Oui, vous avez une tête de garçon coiffeur !

Une paire de gilles sonores fut la réponse du consommateur correct.

Mais l'un et l'autre avaient des amis. Des deux côtés ceux-ci intervinrent. Et il y eut une mêlée qui dura quelques minutes. En voulant séparer les combattants, un spectateur paisible eut le pouce foulé. Il refusa cependant tous soins et même la « croix de guerre » qu'un vieux monsieur facétieux proposait de demander pour récompenser son exploit.

La police n'ayant pas eu à intervenir, l'affaire n'aura pas, dit-on, d'autres suites.

Trame conjugale. — Il y a quelque temps, une dame Henriette Kreintz, âgée de trente-sept ans, demeurant 6, rue Rouvet, était abandonnée par son mari, et elle ne tardait pas à savoir qu'elle avait une rivale, Juliette Rohbe, âgée de trente-neuf ans, demeurant 24, rue Brézin.

Bien résolue à se venger, Henriette Kreintz se rendit, hier matin, rue Brézin, guettant la sortie de Juliette Rohbe, et quand, vers 10 heures 1/2, cette dernière se trouva en sa présence, elle la frappa de cinq coups de couteau.

La meurtrière fut immédiatement arrêtée et conduite au commissariat de police du quartier.

Quant à la victime, elle a été transportée et soignée d'urgence à l'hôpital Broussais.

Les arrivages aux Halles centrales. — Hier, aux Halles centrales, il est arrivé 31.000 kilogrammes de volaille et 65.000 kilogrammes de marée.

Il y a eu environ quatre cents ventes au détail. Il a été reserré 425 kilogrammes de volaille et 4.000 kilogrammes de poisson.

## A L'HOTEL DE VILLE

## Le nouveau Bureau du Conseil général

Le Conseil général de la Seine a repris hier le cours de ses travaux. Convoqués en session ordinaire, les membres de l'assemblée devaient, au début de la séance publique, nommer le nouveau Bureau, dans lequel devaient entrer les représentants de tous les partis politiques, en raison des principes de l'union sacrée établie à l'Hôtel de Ville.

C'est donc par acclamations qu'ont été élus :

Président, M. Henri Rousselle, radical-socialiste;

Vice-présidents : M. M. Poivy, socialiste indépendant;

Levée, républicain municipal; Camille Roussel, droite;

Jean Martin, socialiste unifié;

Secrétaires : M. Fontaine, radical; Delpech, socialiste indépendant; Vendvin, socialiste unifié; Lagache, républicain municipal.

M. Gaul a été élu syndic.

La prochaine séance a été fixée à mercredi prochain. M. E.

Le Plus Puissant  
DES  
FORTIFIANTS



dont l'emploi est indispensable  
pendant les chaleurs pour combattre  
le manque d'appétit et des forces.

VIN DE VIAL  
Quina, Viande  
Lacto-Phosphate de Chaux

Convient aux Convalescents, Vieilles, Femmes,  
Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES



LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XX

La Surprise

Chez Madame de Sermaize.  
Il est neuf heures du soir. Madame de Limeuil, en robe du soir, est seule dans la salon. Elle va et vient, l'air inquiet. Madame de Sermaize entre, en toilette de ville et en chapeau.

RISSETTE (Robe de voile de soie à grand décolletage rond, très simple et très légère. Elle a l'air de sortir d'un nuage. Elle est ravissante). — Mais, tante Louise!... qu'est-ce donc qui arrive?... Est-ce que je me suis trompée d'heure?... Vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, que vous diniez à neuf heures, heure légale?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Oui, mon Petit, parfaitement... Tu penses que ça n'est pas à mon âge que je vais changer d'heure réelle, parce qu'il a plu à un quelconque monsieur de déclarer que dorénavant le soleil se lèverait plus tard et se coucherait plus tôt... Je continue à dîner à huit heures qui s'appellent neuf... Le soleil et moi, nous gardons nos habitudes, voilà tout!

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Oui, mon Petit, parfaitement... Tu penses que ça n'est pas à mon âge que je vais changer d'heure réelle, parce qu'il a plu à un quelconque monsieur de déclarer que dorénavant le soleil se lèverait plus tard et se coucherait plus tôt... Je continue à dîner à huit heures qui s'appellent neuf... Le soleil et moi, nous gardons nos habitudes, voilà tout!

RISSETTE. — Oui... mais votre chapeau, Tante?... et la voiture qui est dans la cour?... Et Horty, si exact, qui n'est pas là, ni papa, ni...

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE (elle rit). — Ni le convive intéressant?... Il va arriver, sois tranquille...

RISSETTE. — Je viens de la salle à manger... le menu est exquis, la table a l'air d'un bouquet, et le couvert est miraculeux d'élégance... Mais il est mis pour deux personnes seulement?... Vous m'avez pourtant écrit : « Viens dîner demain, à neuf heures légales, avec Horty, ton papa, et le mari que nous voulons te présenter et qui te plaira, je parie... Fais-toi très belle... Mets ta plus jolie robe du soir... » Est-ce que vous ne m'avez pas écrit ça?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Si, mon Petit, je l'ai écrit ça...

RISSETTE, ahurie. — Et vous sortez?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Je vais t'expliquer ce qui est arrivé... Ton papa a une crise de goutte... et la sœur d'Horty passe avec son neveu blessé... (Mouvement de Rissette) légèrement blessé... à la gare de l'Est, à neuf heures et demie... Ils ne descendent pas du train... Mme de Gueldre est ma plus vieille et ma meilleure amie... Horty m'a prévenue... et je tiens absolument à la voir... et lui aussi y tient, naturellement...

RISSETTE. — Et alors?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Et alors, mon Petit, c'est toi qui vas recevoir mon invité... Comme il ne vient que pour te voir, ça ne change pas grand-chose... J'ai fait enlever nos trois couverts pour que vous n'ayez pas l'air de dîner à table d'hôte... et je lui ai expliqué par un mot te qui arrive... Il va être ravi de dîner en tête à tête avec toi... (Elle regarde Rissette) car ce que tu es jolie dans ce blanc!... Tu as l'air d'une mariée...

RISSETTE. — Déjà?... (Elle rit.)  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Ou plutôt d'une première communiant... On te donnerait douze ans... si tu étais moins grande... et moins décolletée surtout... Tu as une frimousse de gosse...

RISSETTE. — Tante Louise, ça m'impressionne de recevoir comme ça, toute seule, votre monsieur... J'ai envie de m'en aller...

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Mon Petit, je n'en crois pas un mot... Tu meurs d'envie de le voir, au contraire, mon monsieur!... Et tu n'auras pas de déception... parce qu'il est très charmant...

RISSETTE. — Il ne me plaira peut-être pas?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Que si!...

RISSETTE. — Et moi, je ne lui plairai peut-être pas non plus?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE (elle regarde Rissette avec admiration). — Fichtre!... il serait difficile!...

RISSETTE. — Il y a des hommes qui n'aiment que les femmes brunes...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Un drôle de goût qu'ils ont là!... Mais lui, il aime les blondes...

RISSETTE. — Comment le savez-vous?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Il l'a prouvé... (elle se reprend). Il me l'a dit...

RISSETTE. — Vous le connaissez donc?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE (après un peu d'hésitation). — Mais oui... Tu penses bien que je n'aurais pas l'idée de te faire épouser un monsieur que nous ne connaissions pas?...  
RISSETTE. — Vous dites : « Nous?... » Papa le connaît?... (Mme de Sermaize fait signe que oui.) Et Horty aussi!...

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Et Horty aussi... Tiens, j'aime mieux te dire tout de suite...

RISSETTE. — Son nom?... à la bonne heure!...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Non, pas son nom... mais que c'est le blessé qui est chez Horty...

RISSETTE (l'air ravi). Ah!... (Un temps.) Il a une superbe allure!...

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — J'te crois!...

RISSETTE (câlme). — Pourquoi, dites, Tante, que vous voulez pas me dire son nom?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Parce que j'ai promis de ne pas le dire...

RISSETTE. — C'est rageant!... Comment se fait-il que vous et Papa... sans même parler d'Horty... vous le connaissiez beaucoup... (Interrogativement.) car vous avez l'air de le connaître beaucoup?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Oui... enfin... assez...

RISSETTE (Elle continue.) ...un monsieur que je ne connais pas du tout?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Je n'ai pas dit que tu ne le connaissais pas du tout...

RISSETTE (étonnée). — Comment?... Je le connais?... Et l'autre jour, chez lui, quand je l'ai aperçu dans le jardin, Horty ne me l'a pas amené?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Il ne voulait être vu par personne...

RISSETTE. — Pourquoi donc?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — A cause de son affreux pansement... Il ne pouvait pas supposer que ça te séduisait particulièrement... (Elle rit.)

RISSETTE (très rouge). — Oh! Tante!... Si vous saviez à quel point j'ai honte de cette stupide histoire, vous n'en parleriez pas...

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Je ne le ferai plus...  
RISSETTE (embarrassée). — Alors... il l'a enlevé?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Quoi?...  
RISSETTE. — Son pansement?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Oui... (Mouvement de Rissette.) Mais console-toi... il lui reste la balafre... Elle est énorme!...

RISSETTE. — Vous avez dit, tout à l'heure : « Il ne savait pas que ça te séduisait particulièrement... » Il pensait donc à moi?... (Mme de Sermaize fait signe que oui.) Il me connaît?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE (évasivement). — Tout le monde te connaît...

RISSETTE. — Alors... c'est un monsieur dans le train?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Oui... très suffisamment dans le train...

RISSETTE. — Il est inouï que je ne devine pas qui!... Il a un grand nom?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Il n'a pas un nom historique... mais il a un vieux nom français...

RISSETTE. — Un nom aussi bien que Limeuil?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Tout aussi bien...

RISSETTE. — Et il est vicomte aussi?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Aussi... Ne te décarcasse pas à chercher... Tu ne trouveras pas!...

RISSETTE. — Mais, enfin, est-ce que je l'ai vraiment vu, ce monsieur-là?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Oui, tu l'as vraiment vu...

RISSETTE. — Il y a longtemps, alors?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Assez longtemps...

RISSETTE. — Je l'aurai totalement oublié!...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE (convaincue). — Oh! totalement!...

RISSETTE (elle prend son parti). — Eh bien! ça sera une surprise!...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Tu peux le dire!...

RISSETTE (inquiète). — Une surprise agréable?...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Je l'espère... et je le souhaite de tout mon cœur!... Je me sauve, moi!... Horty doit m'attendre depuis longtemps... et ton mari va arriver... (Rissette rit.) Au revoir, mon Petit... et bonne chance!... (Elle l'embrasse et s'en va.)

Quand elle est partie, Rissette va se regarder dans la glace, puis s'assoit en face de la parie par laquelle doit entrer l'invité, prend un livre et attend.

LE VICOMTE DE LIMEUIL. (Il entre en uniforme par la porte de la chambre de Mme de Sermaize, qui est derrière Rissette, et s'avance en disant timidement.) — Rissette... C'est moi, Rissette!...

Elle se lève et le regarde, d'abord, les yeux ronds, et les sourcils relevés; ensuite d'un air ravi...

Gyp.

FIN

Nous publierons jeudi prochain le premier article de la nouvelle série Les Flanchards, que Gyp a écrite spécialement pour Excelsior. Après avoir cinglé Ceux de la Nuque, le célèbre auteur du Petit Bob et du Mariage de Chiffon s'attaque, cette fois, à ceux qui, par crainte de voir troubler leur égoïste sécurité, imaginent mille dangers ridicules.

Nos lecteurs se réjouiront à la lecture de cette étincelante satire où Gyp a dépensé sans compter sa fantaisie incisive, son esprit et sa saine observation des choses et des gens.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. le prince Georges de Grèce, qui pendant quelques semaines a été l'hôte de la cour danoise, est parti hier pour Paris.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le premier ministre d'Espagne et la comtesse de Romanones ont donné, avant-hier, à Madrid, un grand dîner suivi de réception, en l'honneur du corps diplomatique qui y assistait au grand complet. (New-York Herald.)

— Le général Barquet, le nouvel attaché militaire à la légation française à Athènes, a été reçu par le ministre de la Guerre et sera prochainement présenté au roi Constantin.

BIENFAISANCE

— Nous rappelons que demain vendredi, à 4 heures, aura lieu, 15, avenue des Champs-Élysées, la conférence de M. Edouard Franchetti, traitant de l'Art du mobilier français au dix-huitième siècle.

Cette réunion s'annonce comme très brillante et le montant en est destiné aux blessés.

L'entrée à la conférence donne droit à la visite des merveilles de l'Exposition.

MARIAGES

— Avant-hier, a eu lieu, à la mairie du seizième arrondissement, le mariage de M. Kapferer, l'aéronaute bien connu, avec Mlle Marx, infirmière à l'hôpital Buffon.

Les témoins étaient : MM. Deutsch de la Meurthe; Kapferer, ingénieur d'aviation; Marx et Granbaum, ancien vice-président du Syndicat des valeurs. La cérémonie était présidée par M. Charles Heuzey, ancien député, maire-adjoint du seizième arrondissement.

— En l'église Saint-Augustin, vient d'être célébré dans l'intimité le mariage de Mlle M. J. Schmitt, sœur du constructeur d'aéroplanes, avec le sous-lieutenant Villereille, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

— De Londres on annonce les fiançailles de l'Hau. J. J. Astor, capitaine aux Life Guards, dernier fils de lord Astor, avec lady Charles Mercer Nairne, veuve de lord Charles Mercer Nairne et sœur du comte de Minto.

NAISSANCES

— La comtesse de Montmorin-Saint-Hérem, née de Matharel, femme du capitaine au 4<sup>e</sup> dragons, détaché à l'état-major de la 1<sup>re</sup> division de cavalerie, a donné le jour, le 18 juin, à un fils, qui a reçu le nom d'Armand.

DEUILS

— Hier a eu lieu, en l'église Saint-Sulpice, le service annuel à la mémoire des anciens élèves de l'Ecole des Mines, décédés depuis le 15 juin 1915.

Une émouvante allocution a été prononcée par M. le chanoine Debillos, directeur de l'Ecole Bassuet.

— La Ligue des Patriotes fera célébrer un service solennel à la mémoire du lieutenant-colonel Briant, de ses officiers et chasseurs tombés au champ d'honneur. La cérémonie, présidée par le cardinal-archevêque de Paris, est fixée au mercredi 28 juin, à 10 heures et demie du matin, en l'église Notre-Dame de Paris. L'abbé Barret prononcera l'allocution. La nef sera réservée aux membres du Parlement, aux autorités, aux délégations et aux personnes munies de cartes.

Nous apprenons la mort :

De l'officier Georges Boyer, de l'armée d'Orient, fils du directeur de l'Ecole des langues orientales, tué par suite d'un atterrissage malheureux sur un terrain difficile le 28 mai dernier, âgé de vingt-six ans;

De M. Frank H. Mason, décédé en son domicile, rue de la Pompe, 107, à Passy. M. Frank H. Mason avait été pendant plusieurs années consul général des Etats-Unis à Paris. Depuis la guerre, il présidait l'ambulance américaine de Neuilly;

De Mlle Bernadette de Pomairals, fille du marquis Jean de Pomairals, lieutenant de cavalerie au front, et petite-fille du regretté poète Charles de Pomairals, décédée âgée de dix-sept ans;

De la chanoinesse baronne Anna de Reinach-Werth, décédée à la clinique Sainte-Anne de Rennes, à soixante-six ans;

De la vicomtesse de La Goulays de Nantoux, décédée à Rennes, à quatre-vingt-un ans, père et grand-père de la marquise et du comte de Courcy;

De lady Raglan d'Avonnières, fille aînée de sir Walter Farquhar, baronnet, décédée à Londres;

De Mme de La Forestrie, née de Vexiau, décédée au Lion d'Angers, dans sa cent-troisième année;

De M. François Corrad, sous-lieutenant au 36<sup>e</sup> régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort le 28 mai, âgé de vingt ans, à l'ambulance n° 202;

De M. Gaston de Fontmichel, ancien conseiller général des Alpes-Maritimes, maire de Saint-Vallier, près Grasse;

De M. Louis Corps, soldat au 130<sup>e</sup> régiment d'infanterie, fils du lieutenant-colonel du génie Corps, mort le 16 mai, à vingt ans, des suites d'une maladie contractée au service.

LA CURIOSITE

A L'HOTEL DROUOT : VENTE D'AUJOURD'HUI

Salle 8. — Après décès de M. Williamson, antiquaire, ayant pèrl à bord du Lusitania. Objets d'art, Tableaux, Salon en tapisserie, Tapisseries, Plans d'Erard. — M. Gabriel, commissaire-priseur; MM. Paulme et Lasquin, experts.

SI VOUS AVEZ  
DES MAUX D'ESTOMAC  
BUVEZ DE L'EAU CHAUDE

Si les dyspeptiques, ceux qui souffrent de flatulences, d'indigestion, d'acidité, de catarrhe de l'estomac, prennent seulement le quart d'une cuillerée à café de « Magnésie Bismurée » dans un demi-verre d'eau chaude immédiatement après les repas, ils oublieraient bientôt qu'ils aient jamais souffert de l'estomac. En effet, des cas semblables deviendraient rares. Pour expliquer ce qui précède, il est nécessaire de dire que la plupart des cas des maux d'estomac sont dus à l'acidité et à la fermentation des aliments, ceci en combinaison avec un manque de circulation du sang à l'estomac. L'eau chaude augmente la circulation et la « Magnésie Bismurée » neutralise instantanément l'acidité, arrête la fermentation des aliments; cette combinaison est donc merveilleusement efficace et infiniment préférable à l'usage des digestifs artificiels et des stimulants.

CINZANO  
VERMOUTH



# Les pages de Madame

CAUSERIE FEMININE

## Plein air

— Si nous nous passions de vacances, cette année ?

En entendant ma belle-mère formuler cette petite phrase insidieuse je lève la tête si vivement que l'éclaircie de broderie sur lequel je m'applique s'échappe de mes mains.

— Nous passer de vacances ? Et pour quelle raison, mère ?

— Mais parce que c'est la guerre, mon enfant, et cette raison pourrait me dispenser de t'en donner d'autres, car elle les contient toutes. C'est la guerre qui amoindrit nos revenus ; qui nous oblige



à vivre dans une perpétuelle angoisse, peu propice, tu l'avoueras, à nous faire goûter les joies d'une villégiature quelconque. Pour ma part — et c'est sans doute un signe que je vieillis — j'appréhende tout changement d'existence comme un surcroît de fatigue bien inutile.

— Oh ! oh ! dis-je, voilà bien des arguments et qui paraissent, à première vue, irréfutables. Pourtant je vais m'y employer, car il faut absolument que j'aie une belle-mère convaincue de la nécessité de « boucler » pour deux mois nos appartements respectifs.

— Tu ne te plais donc pas dans la maison, ma pauvre petite ?

— Mais je m'y plais pendant dix mois, mère. Du 15 septembre au 15 juillet, je m'enivre du bonheur d'être chez moi et d'accomplir les mêmes pûtes devant les vieux meubles que j'aime, mais que je sais par cœur. Et l'utilité des vacances pour moi, c'est précisément qu'elles interrompent ce bonheur juste au moment où il me devient monotone. Lorsque discuter les menus avec la cuisinière, donner du travail à la femme de chambre, mettre mes bottes parce que je sors ou mes petits souliers parce que je rentre, rencontrer Mme Une Telle parce que c'est son jour ou le vôtre ou le mien, quand tout enfin commence à me paraître fastidieux, c'est un signe certain qu'une diversion s'impose. Et alors, il n'y a qu'à s'en aller.

— Enfin, soupirs ma belle-mère, nous ferons ce que tu voudras, ma fille. As-tu décidé quelque chose ?

— Je ne l'aurais jamais fait sans vous en parler, mère, vous le savez bien. Et puisque vous avez agité la question économique, je vous dirai, tout d'abord, que je ne désire pas, cette année, m'installer le long d'une plage à la mode ou dans une ville d'eaux célèbre. Je n'ai pas, plus que vous, l'envie de m'amuser. Je sens le besoin d'un changement, ce qui n'est pas du tout la même

chose ; mais je voudrais que ce changement fût pour nous tous, et en particulier pour vous. L'occasion d'un grand repos.

— Crois-tu vraiment qu'un grand repos soit compatible avec la vie d'hôtel ? Il faut être sans cesse en représentation, supporter les voisinages les plus déplaisants : on est réveillé le matin par les gens qui partent en excursion et la nuit par ceux qui rentrent du casino. Et cette perspective de devoir toujours gagner sa chambre pour se retrouver entre soi !

— Mais rien ne nous oblige à nous installer à l'hôtel, mère.

— Tu m'as dit, il n'y a pas trois minutes, que tu étais fatiguée de commander les domestiques. Alors je ne comprends pas comment tu penses nous procurer ce grand repos, si tu ne veux pas de la vie d'hôtel, et si, d'autre part, tu supprimes les serviteurs.

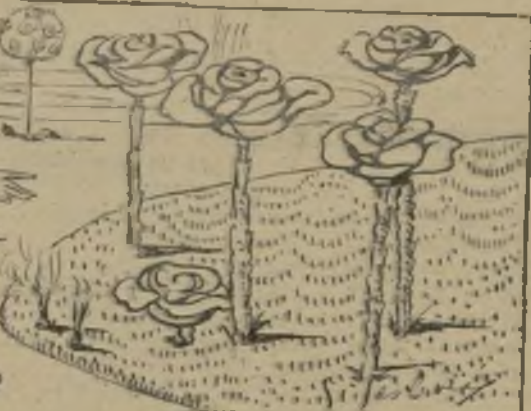
— Oui, dis-je, vous avez raison, je parais tout embrouiller ; mais, j'ai un petit projet...

— Qu'attends-tu pour m'en faire part ?

— Voilà. On m'a parlé d'une petite maison bâtie sur une colline. Autour, il y a un grand jardin qui donne à profusion des fleurs, des fruits et des légumes. Il y a aussi de beaux arbres, une charmille. Enfin c'est, en pleine campagne, un séjour exquis et le prix en est très abordable.

— Ce ne sera peut-être pas bien gai, murmure ma belle-mère.

— Oh ! ce sera toujours aussi gai que de rester enfermées dans ce salon à faire de la broderie parce qu'il pleut. Et puis, mère, nous sommes d'accord pour ne pas rechercher la gaieté et pour aspirer au repos. Eh bien ! nous le trouverons là, aussi complet que possible. Aussitôt levées, le matin, et vêtues seulement de pantoufles et d'une robe de chambre, nous descendrons au jardin. Nous pourrions nous donner l'illusion de « faire notre marché » en négligé comme si nous étions « natives de Belleville » car nous cueillerons nous-mêmes



les fleurs pour la table et les fruits du dessert. Nous penserons aussi aux légumes. Nous arracherons les carottes et irons à la recherche des haricots verts.

— Quand nous nous sentirons fatiguées, nous nous étendrons dans nos fauteuils d'osier, mais toujours dehors. Que nous ayons à lire, écrire ou coudre, c'est en plein air que ça se passera. Jusqu'à l'heure du déjeuner, nous ne rentrerons qu'un moment pour faire une toilette sommaire. Et naturellement nous mangerons à la face du ciel.

— Des légumes crus ?

— Non, un confortable repas préparé par la cuisinière. Car nous emmènerons deux domestiques, naturellement. Ici, je ressens l'énervement, après dix mois, de leur répéter les mêmes choses, chaque matin, entre deux corvées du même genre. A la campagne, ce sera tout différent. D'abord, vous serez là pour me décharger de ce souci, au moins un jour sur deux. Puis la vie sera tellement plus simple, plus aisée et, par suite, plus apaisante ! Nous ne serons plus esclaves de nos robes, de nos chapeliers, de nos obligations mondaines. Nous ne tournerons pas indéfiniment dans des pièces encombrées, nous n'alimenterons pas, par politesse, une conversation insipide. Nous pourrions avec des sabots et de vieux manteaux affronter la pluie sans crainte du ridicule. Mais aussi nous rentrerons tôt le soir, dans nos chambres aux fenêtres grandes ouvertes pour y dormir dix et douze heures, sans bouger.

— Et notre teint, qu'est-ce qu'il va devenir sur cette colline ?

— Mais il n'y a pas que les teints pâlés qui soient plaisants. Le nôtre sera hâlé, bien entendu, mais nous aurons des joues roses, des lèvres rouges, des yeux brillants et des nerfs apaisés qui nous permettront de faire front, mieux que jamais, à la vie terrible et quotidienne.

Madeleine de R...

## Dilemme

Chez Tonsin, le grand couturier, Pauline Jayot et Victorine Souppé regardent choisir les mannequins.

PAULINE (résistante). — Non ! non !

VICTORINE (tentative). — Voyons, ma petite, soyez raisonnable ! Ne laissez pas passer une occasion pareille !

PAULINE. — J'ai déjà commandé le costume de jersey de 800 francs.

VICTORINE. — Celui-ci est du même prix, et il est port rien !

PAULINE. — Mon mari me gronderait !

VICTORINE (apitoyée). — Votre mari vous gronde pour une robe ? Je vous plains !

PAULINE. — Vincent n'est pas comme M. Souppé. Il ne gagne rien !

VICTORINE. — Mais puisque ces messieurs vont faire des affaires ensemble !

PAULINE. — Croyez-vous que Vincent en soit capable ? Il ne pense qu'à sa peinture !

VICTORINE. — Les affaires, ma chérie, ça s'apprend



tout seul. Souppé a appris tout seul. Il est vrai qu'il est débrouillard et que la guerre l'a aidé. Avant la guerre, dame... c'était pas rose tous les jours !

PAULINE. — Croyez-vous que M. Souppé consente à associer Vincent à ses entreprises ?

VICTORINE. — L'idée vient de moi. J'ai dit à Souppé : « Je connais la petite Mme Jayot. C'est des gens très bien ; ils ont des relations dans un monde chic où on ne te connaît pas encore : le mari pourra te rendre des services. »

PAULINE. — Comme vous êtes gentille !

VICTORINE. — Alors pour la petite robe de voile blanc ?

PAULINE (décidée, une flamme dans les yeux). — Je la commande !

(Les deux dames s'en vont, non sans que Mme Souppé, qui fait la dernière, n'ait glissé à la caissière :

— Vous n'oublierez pas cette commande de 1.600 francs sur le compte de mes commissions !

Pauline est rentrée chez elle, impatiente d'être au lendemain pour son essai. Elle trouve Vincent Jayot plongé dans ses réflexions :

PAULINE. — Eh bien ?... Et ton rendez-vous avec M. Souppé ? Ça va-t-il ?

VINCENT (perplexe). — Oui... non...

PAULINE (inquiète). — Comment, non ?

VINCENT. — Voilà : Souppé a une commande de coton hydrophile. Cent mille francs de coton hydrophile à livrer. Il n'a pas de coton hydrophile ; mais il y en a en Espagne. Il me charge de l'acheter.

PAULINE. — Alors ?

VINCENT. — Il compte sur moi pour faire les fonds. Dix mille francs !

PAULINE. — Dix mille francs pour gagner cent mille francs ! Victorine m'avait bien dit que nous allions devenir riches !

VINCENT. — Comme tu y vas ! Ce que je vois de plus clair c'est qu'il faudra commencer par me dégarnir de dix mille francs. En pleine guerre, ça m'embête !

PAULINE (énervée). — Naturellement ! Tu trembles ! Moi, je vais te dire une chose qui te décidera : je viens de me commander 1.600 francs de robes...

VINCENT (stupéfait). — Tu viens de...

PAULINE. — Il faudra bien les payer, n'est-ce pas ? Et alors comment les paieras-tu si tu ne fais pas d'affaires ?

M.

## Correspondance

Mme Madeleine de R... répondra directement à toutes les questions féminines qui lui seront posées.

Germaine A. — Si vous craignez les crèmes qui resserrent et qui assèchent la peau, prenez la crème noire, de Mme Hanriot et sa poudre de riz sans bismuth, vous aurez ce joli teint que vous enviez. 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Ene tectrice assidue. — Mollie eau de rose et mollie eau oxygénée.

Ene petite Troyenne. — Il faut signer dans tous les cas : Jacqueline. — Pour les tâches de rousseur, voyez l'article de jeudi dernier. Pour le nez, il n'y a que le massage, et c'est long.



# Les pages de Madame

## Croquis de la Semaine



Cette pèlerine est mobile et permet de faire avec une seule robe, à la fois robe d'après-midi et robe de dîner, et, en ce temps où il faut être économe par devoir et par nécessité, ces petits subterfuges ont bien leur prix...

Au bas de la page, voyez deux petites robes légères et simples et un joli manteau qui rendra service aussi bien l'après-midi que le soir. Les stations thermiales fréquentées, les plages réputées, voient arriver déjà quelques baigneurs; c'est l'époque, du reste, où chacun songe à organiser ses vacances. On n'emporte point de nombreuses toilettes, et, pourtant, il faut encore pas mal de choses, car, tout étant un peu désorganisé, on ne trouve point en route les blanchisseuses de fin, les dentellières qui s'occupent avant la guerre les élégantes dans leurs déplacements et remettent vite et bien tout en état. La première robe est en gros tussor gris argent, bordée de violet sombre; la seconde est en fondard vieux bleu. Toutes deux sont des robes pratiques faciles à plier si l'on doit refaire souvent ses malles, et par là fragiles. Les guimpes et encolures postiches en tulle, en linon, en dentelle, sont commodes à laver, et l'on peut en placer un grand nombre sous un petit volume.

Le dernier croquis est celui d'un ample manteau de grosse vigogne marine bordé de bandes de peau de Suède, teinte naturelle ou grise. Ces tissus chauds, sans être lourds, font des manteaux aussi pratiques pour porter à la montagne, à la mer qu'à la ville, sur une robe légère. De même que pour dîner on se contente actuellement d'une gentille robe d'après-midi, on délaisse les somptueux manteaux du soir trop riches et trop parés: un grand manteau de drap ou de ces lainages spéciaux semble mieux dans la note actuelle de simplicité voulue.

L'ombrelle continue à n'être qu'une élégante inutilité. On sont les beaux jours d'automne, alors que les spécialistes réputés faisaient pour les femmes raffinées une ombrelle pour chaque robe! Aujourd'hui, un en-cas de faille sombre assorti à la robe ou au chapeau et une ou deux ombrelles rustiques suffisent amplement. Quant aux parapluies, les journaux américains prétendent que les Parisiennes ne savent pas s'en séparer, et c'est, hélas! un peu vrai!

Jeanne Farnant.

## Coquetteries discrètes!..

La température continuant à ne pas être très clémente, les robes d'été n'ont guère fait jusqu'à présent que de brèves apparitions. D'autre part, il semble qu'actuellement beaucoup de femmes n'oseraient point risquer ces fraîches robes estivales qui, pour n'être que de petites robes de rien du tout, en coton ou en toile, n'en ont pas moins des coloris clairs et chantants, pas assez en harmonie avec nos pensées. Non point, certes, qu'il faille renoncer à toute coquetterie, à toute préoccupation de toilette et de parure — car des milliers de gens vivent de l'industrie de la mode — mais c'est pour la victoire et pour fêter nos vainqueurs qu'il faut réserver les trop subtiles parures que quelques-unes sortent timidement dès maintenant. A la vérité, ce sont des étrangères pour la plupart, celles que nous voyons très parées en ce moment, car les belles robes du soir ne sont pas de mise pour nous. A l'heure du dîner, on s'habille de mousseline de soie de tons discrets, de taffetas sombres et de chantilly, un peu rehaussés d'or ou d'argent vieillies.

Au haut de la page, voyez ces deux robes: l'une est en taffetas mauve glacé d'argent, ce tissu qui n'a ni le poids, ni l'apparence somptueuse des draps d'argent et qui donne l'effet d'un beau taffetas à reflets métalliques faisant de jolis plis ronds et non point cassants, comme le classique taffetas. Cette robe est en partie couverte par un amusant manteau vague en tulle orchidée garni de ganses de tissu pareil. Une grosse colerette Pierrot et des engagrantes, également en tulle mauve, achèvent de donner un aspect très fou à ce vêtement qu'apprécieront les futures mamans!

L'autre modèle est celui d'une robe de taffetas « puce », un coloris vieillot redevenu très à la mode et particulièrement séyant quand il a de jolis reflets dorés. Des volants de chantilly cerclent la jupe; la même dentelle forme presque entièrement le corsage se dissimulant en partie sous une petite pèlerine drôlette, comme on en voit aux robes de la Restauration.





## THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Mardi prochain, M. Albert Lambert fils paraîtra pour la première fois dans le rôle de Polyxène.

Une réouverture. — L'Athénée affiche pour samedi prochain la comédie de M. Pierre Weber, *Louise*, qui a obtenu la 300<sup>e</sup> aux Nouveautés. C'est Mlle Armande Cassive qui reprendra le rôle de Louise qu'elle a eue avec un succès que ses admirateurs n'ont pas oublié.

Un changement de spectacle. — Les Variétés, qui n'auront pas de répétition aujourd'hui, donneront ce soir la dernière de la *Belle de New-York*. Demain soir, à 8 heures, cette œuvre sera jouée par Mlle Boy-Scout, l'opéra de M. Paul Bonhomme, musique de Gustave Gribble.

Aux Concerts-Rouge. — A 20 h. 30, concert symphonique et vocal avec le concours de M. Fernand Le Borne, compositeur ; Mme J. Colucci-Lefebvre, des concerts du Conservatoire ; M. Léon Dechesne, violoncelliste belge.

Aux Concerts du Jardin du Luxembourg. — De 16 heures à 18 heures, festival symphonique et vocal avec le concours de Mlle de Vère, de l'Opéra de Nice, et l'orchestre des Concerts-Rouge (du conservatoire).

JEUDI 22 JUIN

## La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Andromaque*, *Il ne faut jurer de rien*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Pelléas et Mélisande*, *Werther*.  
Même spectacle que le soir : *Andromaque*, 2 h. 30 ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 30 ; *Gymnase*, 3 h. 45 ; *Marigny*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. 15 ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Renaissance*, 2 h. 30.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soir.)  
Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soir.)  
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soir.)  
Omnia-Palace (à côté des Variétés). — (Voir programme soir.)  
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soir.)  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soir.)

## La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *le Marquis de Priola*.  
Opéra-Comique. — Samedi, à 7 h. 45, *Aphrodite*.  
Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*.  
Apollo. — A 8 h. 15, *les Cloches de Corneville*.  
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, *Mon bébé*.  
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*.  
(Méthode mercredi et dimanche).  
Gymnase. — A 8 h. 50, *la Charrette anglaise*.  
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*.  
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, *la Revue*.  
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau*. Jeudi, samedi, dimanche, matinée et soirée.  
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.  
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry).  
Charlote-Lyons. — *On allons-nous ce soir?* (Mat. jeudi et dim.)  
Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.  
Trilhon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Cloches de Corneville*.  
Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York* (dernière).  
Demain vendredi, à 8 heures, *Mademoiselle Boy-Scout*.  
Vaudeville. — *Julius César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 51-08). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, Polaire dans *Souriez... je te veux* sketchy. Vingt vedettes et attractions.  
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20 (nouvel horaire), *Elus*.  
L'Armée serbe à Salonique. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 15 h. Tel. Marvadi 15-73.  
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.  
Omnia-Palace. — *Les deux Marquises* ; *Mourir pour vivre* ; *Mentouillant, correspondant de guerre*.  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.  
Tivoli-Cinéma. — *Fatality* ; *Mourir pour vivre* ; *Mentouillant, correspondant de guerre* ; *Tivoli-Journal*.

## LES SPORTS

## CYCLISME

Le Tour du lac de Zurich. — Pour la vingtième fois, l'épreuve annuelle du Tour du lac de Zurich vient d'être disputée. Résultats :

Professionnels : 1. Marcel Perrière, de Genève, déjà gagnant de cette course en 1911 et 1915, en 3 h. 32 m. 38 s. ; 2. Arnold Grandjean, de Neuchâtel, en 3 h. 46 m. 7 s. ; 3. Henri Rheinwald, de Genève, en 3 h. 46 m. 14 s. Amateurs : 1. Ernest Kaufmann, d'Orlikon, champion suisse de vitesse, en 3 h. 40 m. 32 s. ; 2. Henri Collet, de Genève, en 4 h. 40 m. 32 s. 2/5.

Vélodromes : comme on le supposait, c'est le Lausannois Auguste Golaz qui a remporté la litre sur un parcours de 63 kil., en 2 h. 23 m. 36 secondes.

aPria-Pontoise et retour. — Fixé au 9 juillet, cette course se disputera le 2 du même mois, dans l'après-midi.

Saint-Germain-Rolleboise et retour (80 kil.). — Le championnat de 80 kilomètres de l'Union Vélocipédique Parisienne sera couru dimanche prochain.

Paris-Joigny (122 kil.). — Le Club Athlétique de la Société Générale organise, sous les règlements de l'Union Vélocipédique de France, une épreuve de Préparation militaire, le 11 juillet prochain, sur le parcours de Paris à Joigny.

## FOOTBALL ASSOCIATION

C.A.S. Générale contre Stade Français. — La deuxième saison de guerre du football association va prendre fin. Les deux équipes qui restent en présence, le Stade Français et le C.A.S. Générale, sont bien les meilleures.

Le match final sera du plus grand intérêt ; les deux adversaires ont, dimanche dernier, prouvé encore leur supériorité en battant respectivement l'A.S. Française et l'U.S.A. de Clécy.

## MARCHE

Paris-Bernay (150 kil.). — Sortie d'entraînement de 56 kilomètres, dimanche, en vue de Paris-Bernay, course organisée par les Audax pédestres.

## COURSE A PIED

Une course pour débutants. — L'Indépendant Athlétique Club organise, pour dimanche, une course de 6 kilomètres sur le parcours par le Parc du Mont-Bondy, ouverte aux indépendants et débutants.

## ESCRIME

Poule à l'épée. — Résultats de lundi dernier à la salle Henri-IV : 1. Sacha Lederlin, 0 touche, médaille de vermeil ; 2. Thomas, 1 touche, médaille d'argent ; 3. Brun, 2 touches, médaille de bronze. M. Brun, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, qui a perdu le bras droit au champ d'honneur, a disputé la poule de la main gauche avec une grande virtuosité. 4. Balbon, 3 touches, médaille de bronze.

## La Bourse de Paris

DU 21 JUIN 1916

Alors que la fermeté restait la note dominante dans la majorité des compartiments, quelques prises de bénéfices se

produisaient du côté des valeurs espagnoles et dans certains autres groupes, sans que toutefois les cours en soient sérieusement influencés. Notons par ailleurs de nouveaux et assez sensibles progrès sur les industrielles russes traitées en banque.

Parmi nos rentes, le 3 0/0 se tasse légèrement à 62,25, tandis que le 5 0/0 se maintient aisément à 88,80. Fonds étrangers irréguliers. L'Extérieure est ramenée à 93,95 ; au contraire, les Russes sont bien tenus, le 1909 s'avance à 79,25.

Les bonnes dispositions se maintiennent sur les établissements de crédit, où nous laissons la Banque de France à 5.000, le Crédit Lyonnais à 1.190.

Grands chemins français peu ou pas modifiés. Réaction des lignes espagnoles.

Aux cuprifères, le Rio abandonne quelques points à 1.748.

En banque, vive avance de la Bakou à 1.340 et de la Toms à 1.095.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28.15 1/2 ; Suisse, 112 ; Amsterdam, 246 ; Petrograd, 181 1/2 ; New-York, 54 ; Italie, 93 ; Barcelone, 585.

## BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 21 juin 1916

Notre marché d'aujourd'hui est assez animé sans que les affaires reprennent plus d'activité. Mêmes prix pour les blés et autres grains. On s'entretient de la question Avoine et de la solution à intervenir pour mettre un terme à une situation qui a fait disparaître les offres de marchandise sur tous nos marchés. Impossibilité de trouver des lots de quelque importance.

L'huile de lin est cotée en baisse de 7 francs à 125 francs, prix auquel il y a vendeurs. Stock à Paris, 14.350 quintaux. Colza, 1.700 quintaux.

Miel n'a aucun cours.

Le sucre est livré régulièrement aux grossistes. Certaines maisons le livrent le matin en sucre cassé et l'après-midi en granulés par demi-kilo. Le stock de Paris est tombé à 37.133 sacs. New-York sans changement à 6.39 ; sur campagne prochaine, prix soutenus à 5.1.

Les vins sont toujours rares et chers. La dernière cote des vins établie par les courtiers assermentés pour la récolte 1915, marchandises courantes francs quai au gare Paris, condition habituelle pour vente de gros, a été établie comme suit : Côte-d'Or, la queue, gros, s'établit comme suit : Côte-d'Or, la queue, 1.250 à 1.400 francs ; Basse-Bourgogne, la feuillette nue, 120 à 130 francs ; Beaujolais, Mâconnais, vin blanc, la pièce nue, 190 à 235 francs ; Bordeaux rouge ordinaire, le tonneau nu, 200 à 350 francs ; vin blanc entre-deux, le tonneau, 725 à 775 francs ; vin blanc du Gers, le tonneau, 700 à 725 ; Aramon, montagne, l'hectolitre nu, 73 à 80 francs ; Minervois et Corbières, 82 à 85 francs ; Roussillon, 85 à 90 francs l'hectolitre nu.

## METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos (20 juin) : Cuivre Chili, disp. 106 1/2. Liv. 3 mois 104 1/2 ; électrolytique, 133 ; étain, comptant 177, liv. 3 mois 177 1/4 ; plomb anglais, 32 3/4 ; zinc, comptant 64 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 30 d. 5/8.

AGENCE MADELEINE 18, r. Royale, Indiq. gratuit. Is appart. à louer d. it Paris.

## EXPOSITION

## DE LA CITÉ RECONSTITUÉE

40 maisons construites et meublées depuis 1,500 francs

JARDIN DES TUILERIES, de 10 h. à 6 h. (Côté Rivoli) — Entrée : UN franc

FICULETON D' EXCELSIOR • DU 22 JUIN 1916

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE VII

Où le lecteur fait connaissance avec l'un des plus sympathiques personnages de cette histoire.

Une sorte d'instinct le poussait à interroger davantage le gamin. Sur ce point, Jack lui paraissait fort bien disposé à bavarder...

Ce qui l'incitait surtout à agir ainsi, c'est qu'il savait fort bien que ce bar, tenu par un Chinois à la solde de l'Allemagne, — c'était connu de tout le monde, — était fréquenté, presque exclusivement, par des Allemands naturalisés Américains depuis fort peu de temps et par toute une colonie de gens plus ou moins louches comme on en rencontre tant hélas ! aux Etats-Unis.

Il savait que depuis le début de la guerre européenne son père faisait de très importantes affaires avec certains des plus importants rabatteurs commissionnaires du kaiser et que ces peu recommandables personnages, instruits, par leurs espions, des intentions et des sentiments franco-philés et anglophilés de sir Argirh, n'attendaient qu'une occasion favorable pour intimider Argirh et par là le faire hésiter à continuer de fournir les Français et les Anglais de minerais de fer et

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

de cuivre dont il les approvisionnait, sous contrat d'exclusivité, depuis quelques mois...

De son entrevue avec miss Edith, Jean avait rapporté en quelque sorte une autre ame...

Il éprouvait, depuis une heure, le désir ardent de prouver à la jeune fille qu'il n'était pour rien dans les petites infamies que commettait son père...

Or, un très secret pressentiment le portait à croire que son père devait conspirer contre Argirh en compagnie des sinistres personnages qui fréquentaient le bar du Soleil-Levant...

Scudain, au lieu de tourner sur sa droite, dans la direction du bar de Wo-li-Wo, il tourna sur sa gauche, au grand étonnement du gamin qui questionna :

— Mais ce n'est pas le chemin du bar, par ici ?...

Un peu nerveusement, Jean répondit :

— Ne l'inquiète pas de cela... J'ai besoin de parler longuement avec toi... Alors, nous allons entrer chez Pouding, qui tient le Bar Mexicain... Y es-tu connu ?...

— Ma foi non ! Moi, je ne fréquente pas les bars de Charleston... Je n'ai pas le temps, et puis ce n'est pas de mon âge... on ne me servirait pas... Jean, soudain muet comme la tombe, muet et préoccupé, s'engagea dans un dédale de petites rues sordides.

Brusquement, au croisement de deux ruelles, il arrêta sa machine au long d'une devanture aux glaces toutes barbouillées de peintures représentant des sierras de fantaisie.

Il était devant le fameux Bar Mexicain...

Après avoir, d'un geste autoritaire, invité le petit groom à descendre, il le poussa vers l'entrée du lieu d'assez louche apparence qu'il fréquentait assez assidûment...

A cette heure, la salle principale et les quelques cabines particulières qui se trouvaient au fond de celle-ci étaient vides...

Ayuntamiento de Madrid

Jean, devant qui le tenancier du lieu s'était profondément incliné, traversa l'immense pièce dans toute sa longueur et poussa la porte d'un étroit et sombre réduit qui lui était familier et servait de lieu de réunion à quelques-uns de ses amis.

Après avoir installé le gamin à la table branlante qui occupait le milieu de la petite pièce, il se retourna vers le barman et commanda deux orangeades.

En même temps il fit part à l'homme du désir qu'il avait de ne pas être dérangé par quiconque... Le barman à la mine patibulaire s'inclina et disparut pour revenir quelques secondes après portant, sur un plateau argenté, deux verres du breuvage commandé...

La porte fermée sur le garçon, Jean, tout en mâchonnant le cigare qu'il venait d'allumer, plus encore pour se donner une contenance que parce qu'il éprouvait le besoin de fumer, commença :

— Alors, tu as un intérêt quelconque à ce que je ne dise pas à Wo-li-Wo que le hasard m'a permis de m'apercevoir que tu parles, non seulement le français, mais encore plusieurs autres langues ?...

Jacques se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Sur un ton de voix qui disait assez dans quel embarras le mettait la question que Jean Wickerski venait de lui poser, il répondit :

— Oh ! après tout, je ne fais rien de mal en cachant mes talents...

— Non, évidemment, mais Wo-li-Wo ne serait pas très satisfait d'apprendre que tu les lui caches ces talents qui te mettent à même de surprendre certains secrets... On ne se méfie pas de toi...

Jack laissa errer sur ses lèvres un fugitif et bien étrange sourire...

Il frappa familièrement sur la main de Jean, et laissa entendre à voix basse...

— Je ne serais pas pendu pour cela, et ce qui



## Lisez L'AMBULANCE

qui plaît au civil de l'arrière  
et amuse le gailu du front  
Contes et poèmes de la tranchée  
VENDU 0 fr. 40 AU PROFIT DE LA CROIX-VERTE  
Abonn. 12 N°s, 1 f. 50, 8, r. Agent-Bailly, PARIS

**AVOCAT-ENQUETES PRIVEES.** Cabinet Rivoli, rue de Rivoli, 90. Archives 01-93. Se charge de tous procès en demande et défense devant tous tribunaux. Rédaction d'actes. Successions. Divorces et toutes démarches légales. Représentation devant commissions arbitrales sur les loyers. Recherches, etc. Consultation tous les jours ou par lettre, de 9 h. à 6 h.

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL  
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

## Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

La boîte 5 fr. c. mand.

**CHEVEUX ET BARBE REPOUSSERONT**  
Pellicules et démangeaisons supprimées par la  
**LOTION CAPILLAIRE INDRA**  
Flacon 1 fr.; par poste, 1 fr. 40  
DERVIEUX, 60, rue Réaumur, PARIS

**Faites VOUS-MÊMES vos CONSERVES**  
simple, économique, conservation indéfinie.  
Envoi gratuit du livre de recettes  
**BOUCHAGE PNEUMATIQUE.** 138, rue St-Honoré, Paris.

## ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE

BANQUE GIRON (54<sup>e</sup> année) 67, rue Cambesau. Téléph.

**STELLA-PLAGE, près PARIS-PLAGE**  
Création unique à la mer  
Vente exceptionnelle de terrain à 250 fr. le lot.  
Paiement après hostilités, 30, r. Vignon, Paris.

**BRACELETS - MONTRES**  
Verres incassables  
Acier ou nickel... 16 fr.  
Heures et aiguilles lumin. 19  
Répessées en second et réglées.  
Garantie 10 ans. Franco C. mandat  
A. MEYLAN, 29, rue d'Astorg, Paris.

Sauvez vos Cheveux  
PAR LE  
**Pétrole HAHN**  
PRODUIT FRANÇAIS  
Gros : P. YBERT, Fab. LYON.

**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau la  
**LAIT ANTÉPHÉLIQUE**  
ou Lait Candès  
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe  
Rougeurs, rides, précoce, rugosité,  
boutons, éruptions, etc., conserve la peau  
du visage claire et soyeuse. — A l'usage per-  
manent, ne se rince, masque et  
tache de rousseur.  
Il date de 1849  
CANDÈS, Fab.

## POITRINE

Criminales, Souffrants, Fumeurs et Bronchites par la préparation SVELTA. Marque garantie. 3 fr. 50. Mme Poirson, 12, rue des Martyrs, Paris. (Notice).

**LE CHRONOGRAPHE JUST**  
employé dans tous les  
Services techniques  
de l'ARMÉE FRANÇAISE  
Garanti 10 ANS (Dépense gratuite)  
Acier : 70<sup>fr.</sup> — Argent : 80<sup>fr.</sup>  
**MONTRE-BRACELET**  
à ancre, Cadran lumineux  
Nickel 38<sup>fr.</sup> — Argent 45<sup>fr.</sup>  
**PODOMÈTRE**  
1000 Km 30<sup>fr.</sup> — 100 Km 20<sup>fr.</sup>  
**JUMELLES** Militaires  
à partir de 25<sup>fr.</sup>  
**BOUSSOLES** directrices  
lumineuses,  
de Campagne... 6<sup>fr.</sup> 95  
Prix de guerre exceptionnels, franco  
de port dans la zone des Armées.  
**AURICOSTE O.L.**, Horloger de la Marine  
de l'Etat et du Service géographique de l'Armée  
10, RUE LA BOÉTIE, PARIS  
Envoi gratuit sur demande de Notice descriptive.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.



## Amateurs de bon café

préparation parfaite  
arôme concentré  
économie d'un quart  
avec le nouveau filtre double  
**LE TONNEAU** brev. S. G. D. G.  
Notice explicative gratis. Envoi de l'ap-  
pareil franco contre mandat de 8 fr. 55.  
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Albay, LYON

**VIN FIN** de France, en 21 litres, par voie d'Albay (Ech. 0,30)  
VIEUX de 1751 le B<sup>re</sup> - Mousseux 1<sup>er</sup> 65  
FROMONT, Villefranche-Beaulieu (Rhône).

**SPÉCIALEMENT CRÉÉES**  
POUR LES ENVOIS SUR LE FRONT  
*petites boîtes picnic*  
**Amieux frères**  
495 GRAM.  
250 GRAM.  
**PÂTES, GALANTINES**  
**& TOUTES VIANDES FROIDES**

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Billets d'aller et retour collectifs de vacances  
à prix réduits toutes classes  
pour familles d'au moins trois personnes.  
Emission : 15 juin-30 septembre, au départ de toutes  
gares P.-L.-M.  
Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.  
Arrêts facultatifs.  
Validité : jusqu'au 5 novembre.  
Prix : Les deux premières personnes paient le tarif gé-  
néral, la troisième personne bénéficie d'une réduction de  
50 0/0, la quatrième et chacune des suivantes d'une ré-  
duction de 75 0/0.  
Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare  
de départ.

## CHEMINS DE FER D'ORLEANS

Voyages aux Pyrénées

La Compagnie d'Orléans donne accès, par ses deux gran-  
des lignes de Toulouse et de Bordeaux, à la région des  
Pyrénées qui est desservie par le chemin de fer du Midi.  
La chaîne des Pyrénées offre aux touristes des cimes de  
plus de 3.000 mètres, comme le Néthou, le Balaitous, le  
Vignemale, etc., de majestueuses pyramides rocheuses tels  
le Pic du Midi d'Ossau, le Pic du Midi de Bigorre, le Ca-  
nigou; de grands glaciers, ceux du Mont-Perdut, de la  
Maladetta, par exemple, des cirques grandioses comme ceux  
de Gavarnie, d'Estaubé et de Troumouse, des vallées pro-  
fondes, des cascades puissantes, enfin un lieu de pèleri-  
nage de renommée mondiale Lourdes. On y trouve aussi  
d'importantes stations thermales : Bax, Salles-de-Béarn, les  
Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Cantéret, Bagnères-de-  
Bigorre, Luz-Saint-Sauveur, Barèges, Luchon, Ax-les-Ther-  
mes, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, etc. Leurs eaux  
sont d'une efficacité bien supérieure à celles des stations  
analogues les plus réputées de l'Allemagne et de l'Autriche-  
Hongrie.  
La région des Pyrénées compte enfin de grandes sta-  
tions balnéaires ou hivernales : les unes dans le sud-ouest  
(Arcachon, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, Pau), fré-  
quentées toute l'année; les autres (Argelès-sur-Mer, Col-  
lioure, Banyuls) dans le Roussillon que l'on gagne par Car-  
cassonne dont la « Cité » est une merveilleuse évocation  
du moyen âge.

pourrait m'arriver de pire c'est que Wo-li-Wo  
me chassât... Et encore, je ne crois pas qu'il le fer-  
rait... Ce n'est pas pour me vanter, mais je ne crois  
point qu'il retrouverait de sitôt un groom tel que  
moi...

Avec un air entendu, il ajouta :

— Et puis, je suis entré chez lui grâce à la pro-  
tection de sir Joe Broadway... et il ne me paraît pas  
disposé à ne pas lui être agréable... et mon renvoi  
serait on ne peut plus désagréable à sir Joe Brod-  
way.

— Ce vieux fou de Broadway qui se tienne dans  
son île de Poltow ?... à deux milles de la côte, juste  
en face le port d'Argirh-City ?... Serait-ce celui-  
là ?

— Il n'y avait qu'un Joe Broadway, fit Jack en se  
levant et en s'inclinant... et je n'aime pas que l'on  
se permette de dire que mon bienfaiteur est un  
fou !... C'est un très grand cœur, et beaucoup de  
gens d'Argirh-City et de Charleston lui doivent  
d'avoir, grâce à ses largesses, connu le bonheur de  
vivre à l'abri du besoin !...

— En tout cas, sa façon de vivre à lui ne prouve  
pas qu'il est parfaitement sain d'esprit...

— Sir Joe Broadway vit à sa fantaisie et nul n'a  
le droit d'y trouver à redire... Si ça lui plaît à cet  
homme de se rencontrer le moins souvent possible  
avec ses semblables, c'est son affaire et personne  
n'a rien à y voir...

— Il y a longtemps que tu le connais ?...

— Oui, encore assez... J'ai fait sa connaissance  
sur le paquebot qui m'amena aux Etats-Unis, il  
y a deux ans de cela.

— Quel âge as-tu donc ?

Jack parut hésiter puis répondit :

— Seize ans.

— Tu portes plus que ton âge... Je t'en aurais  
donné vingt...

— On m'a déjà fait cette réflexion.

— Et tu es venu à quatorze ans aux Etats-  
Unis ?... Et tu y es venu seul ?...

— Ma foi oui...

— Et on t'a laissé débarquer ?...

— Pourquoi pas ?... En ma qualité d'Anglais on  
ne m'a pas fait la moindre difficulté... et puis pour  
vous dire toute la vérité, j'ai pu prouver que j'étais  
attendu chez un de mes parents, qui est établi  
joaillier depuis de longues années à New-York.

Et, baissant les yeux, il alluma une cigarette  
pour se donner, à son tour, une contenance.

Après quoi il murmura, à part soi :

— Ah ça ! est-ce qu'il va me tenir longtemps  
ainsi et me questionner sur un tas de choses qui  
ne le regardent point ?...

Jean Wierski, qui avait laissé tomber son front  
dans ses mains, resta quelques instants pensif.

Et puis, tout à coup, il fit un saut sur sa chaise,  
jeta à travers la pièce son cigare à peine com-  
mencé.

Tout vibrant il questionna :

— Pour parler de ce qui m'intéresse, ou plutôt  
de ce qui est à la veille de m'intéresser, ne pour-  
rais-tu pas me renseigner sur la nature des pro-  
pos qu'échangent mon père et ses amis lorsqu'ils  
se retrouvent au bar du Soleil-Levant ?...

Avec une nuance de profond étonnement dans  
la voix Jack questionna à son tour :

— Vous ne le savez donc pas ?... Votre père ne  
vous dit donc rien ?...

— Rien n'est pas le mot... Il me dit peu de cho-  
ses...

Sur un ton très catégorique Jack déclara :

— En ce cas je ne vous en dirai pas davantage...

Avec une nuance d'inquiétude dans la voix, Jean  
questionna :

— Et pourquoi ?...

— Le secret professionnel !... persifla Jack. la  
mine comique.

Et, à part soi, il ajouta :

— En refusant de parler, je tiens mon bon-  
homme, en ce sens que si, pour se venger de ma  
voir lui refuser les renseignements qu'il me de-  
mande, il va se plaindre à Wo-li-Wo, je pourrai  
prouver à celui-ci ma fidélité en lui disant : « C'est  
bien parce que j'ai refusé de dire à M. Jean ce que  
je suis à même de surprendre que ce « type-là »  
est venu vous dénoncer mes talents de poly-  
glotte... »

Après réflexion, Jean proposa timidement :

— Et si, pour le délier la langue, je le donnais  
une somme respectable de dollars ?...

— Oh ! encore moins... Non, mais, pour qui me  
prenez-vous, master Jean ?... Je n'ai pas, tout de  
même, la frimousse d'un espion ou d'un traître...  
Adressez-vous à ceux des amis de votre père dont  
c'est le métier de vendre les secrets qu'ils surpren-  
nent... Il n'en manque pas à Charleston qui, pour  
une centaine de dollars, peut-être pour meilleur  
marché, ne demanderaient pas mieux que de vous  
renseigner... Quant à moi, il ne faut pas y songer...

Jean Wierski insista :

— Tu peux toujours bien me dire si, au cours de  
ces conciliabules, il est question de sir Argirh ?

Intransigeant, Jack déclara :

— Master Jean, je ne vous dirai rien du tout et  
je vais même vous demander la permission de me  
relever.

— Attends un peu...

— Voilà qu'il se fait tard, et il est grand temps  
que j'aille prendre mon service au bar... Wo-li-Wo  
préfère que l'on soit en avance... Et vous m'avez  
éloigné de mon chemin... Si encore, j'avais ma bi-  
cyLETTE...

Jean tira son portefeuille, y prit une poignée de  
billets qu'il tendit à Jack en lui disant :

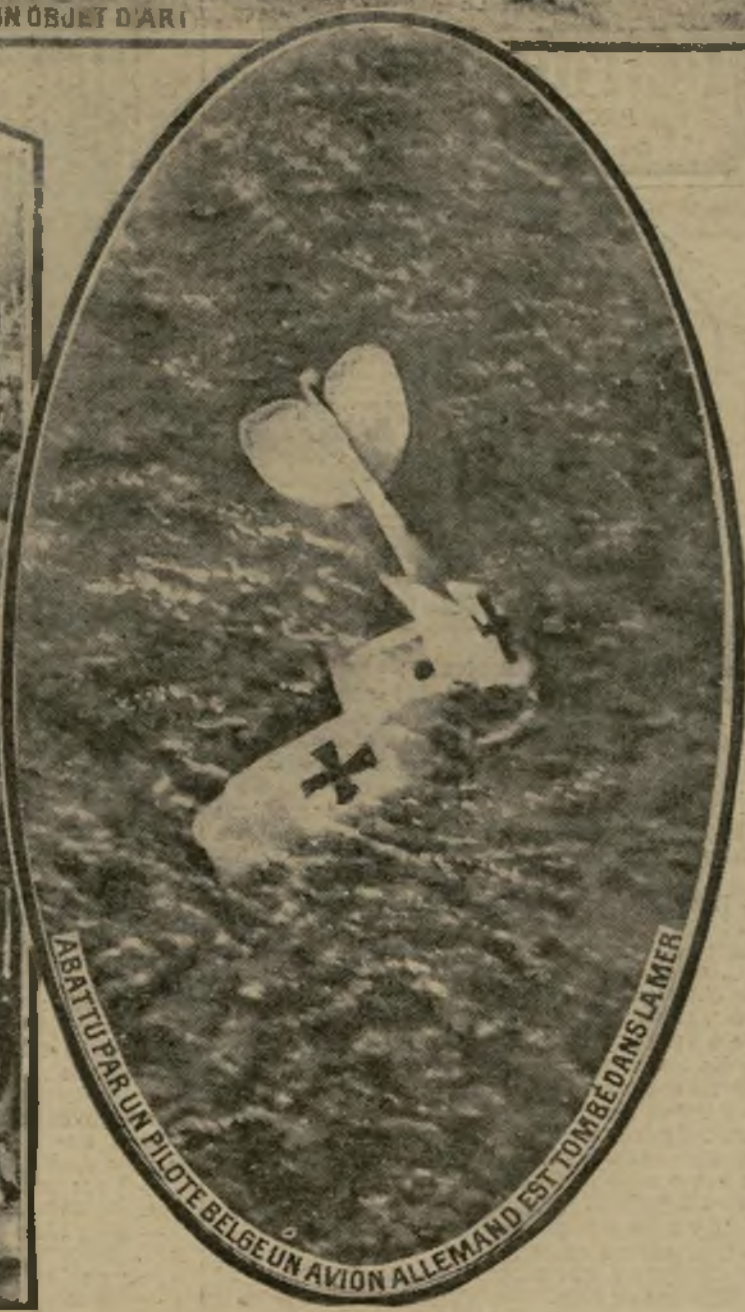
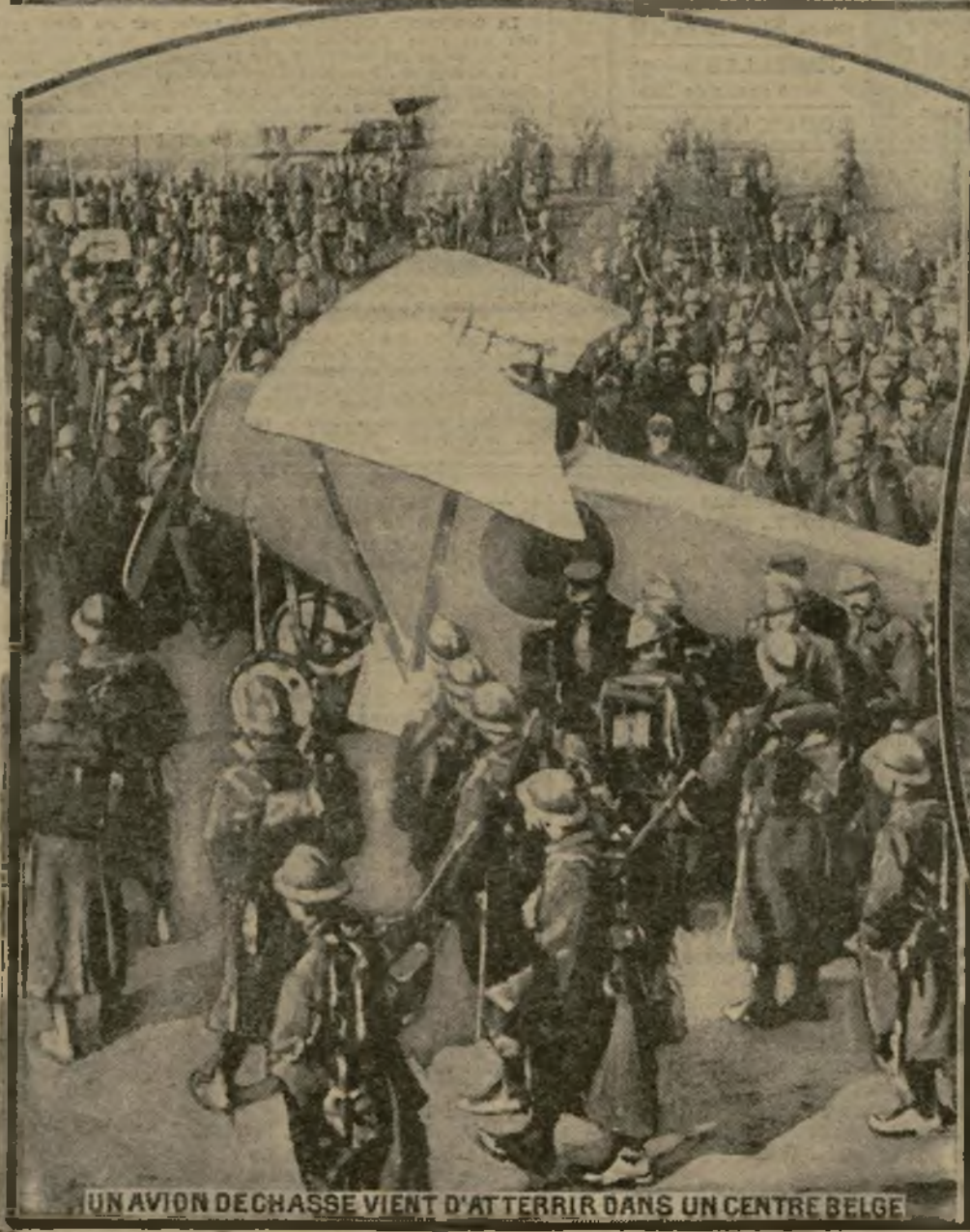
— Voilà de quoi t'acheter une autre machine...

— Une autre !... dites dix autres...

(A suivre.)



## Les Belges peuvent être fiers de leurs hardis pilotes



Un aviateur belge s'étant plusieurs fois distingué dans des combats aériens, ses camarades ont voulu rendre hommage à sa bravoure et lui ont remis, devant son appareil, un objet d'art représentant la *Victoire ailée*. — Les pilotes de la vaillante armée ajoutent fréquemment, par de beaux exploits, au livre d'or de la sixième arme. — On voit ici un appareil allemand tombé à la mer, par fond haut ; ce cliché a été pris de l'avion belge qui avait engagé le combat et en était sorti vainqueur.